

Mary Hildborough
ALPHONSE D'INANGE ;

OU

LE NOUVEAU
GRANDISSON.

PREMIERE PARTIE.

A L O N D R E S ,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire,
N°. 147, New-Bond-Street.

Et à P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
Rue S. Jacques, au Temple du Goût.

1787.

*Ouvrages du même Auteur, qui se trouvent
chez le même Libraire.*

L'Hypocrite Démasqué, ou Félix & Co-
lombe, 2 part. 3 liv.

L'Heureux Jeune Homme, ou Sélim Ma-
hoglip, Histoire Orientale, 2 vol. 3 l.



E
mo
frir
des
tent
vos
tion
d'éte
fant,
vraie
manit
de la
de l'es

L'ÉDITEUR

A U

LECTEUR SENSIBLE.

EN faisant imprimer ces Lettres, mon but est bien moins de vous offrir des anecdotes qui vous amusent, des portraits de personnes qui existent encore, que de mettre sous vos yeux la vertu & le vice en action, dans un tableau animé, de peu d'étendue, où l'intérêt va en croissant, où la raison, l'honnêteté, la vraie noblesse, la générosité, l'humanité, & les plus doux sentimens de la nature; où la futilité, l'abus de l'esprit, d'absurdes travers, & l'im-

moralité ne se définissent pas , mais se montrent & agissent de manière à être plus cordialement chéris ou détestés qu'ils ne le feroient jamais sur parole.

L'Éditeur d'une brochure a aujourd'hui le droit de s'occuper du bien commun autant & peut-être plus que ceux qui déposent gravement de lourds *in-folio* dans la poussière des cabinets ou dans certaines bibliothèques qu'on ne perdrait rien à n'avoir qu'en peinture.

Un littérateur dont le nom se vend fort cher , avoit proposé de composer un ouvrage d'une douzaine de volumes , de cette correspondance , en la travaillant , en ne

au lecteur sensible.

la prenant que pour ses matériaux ;
& en y mêlant de profondes vues
philosophiques. On auroit eu un
beau livre , sans doute ; mais il s'im-
prime journellement tant de beaux
livres ! tel libraire pâlit au seul mot
de *génie* , comme telle belle dame
a des vapeurs dès qu'on parle de
bon-sens.

Pour vous , lecteur sensible ; si
vous recherchez des pensées écrites
aussi-tôt que conçues , des sentimens
épanchés tels qu'ils naissent & en
confiance ; si vous aimez à voir la
vertud ans tous ses charmes , le vice
& le crime confondus , punis par
ce juge auquel l'ame corrompue ne
se soustrait pas sans retour ; si vous

Vj *L'Éditeur au lecteur sensible.*

êtes susceptible d'éprouver quelque plaisir en faisant , pour ainsi dire , un cours particulier de morale expérimentale ; si enfin vous n'êtes pas du nombre de ceux qui demandent toujours des auteurs de profession , vous saurez peut-être quelque gré à l'Éditeur de ces Lettres, de vous les avoir présentées telles qu'elles sont.



L E

NOUVEAU GRANDISSON.

L E T T R E I.

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

POUR me rendre justice , mon cher Monsieur , il faudroit que vous pussiez être un instant moi-même. Vous m'avez si souvent & si bien prouvé que ce n'est pas pour vous seul que vous m'aimez ! je suis fort surpris de me voir dans votre dernière lettre si impitoyablement grondé de mon prompt départ d'auprès de vous. Ce qu'on accorde à la nature , est-il bien sûr que l'amitié le perde ? non sans doute , & je me flate que nous l'éprouverons ensemble ; je dis ensemble quoique nous

A iv.

soyons séparés; car en vous communiquant mes sentimens, je gagne tant à me persuader qu'ils vont devenir ou qu'ils sont même déjà les vôtres ! que les cinquante lieues que le livre des postes met entre nous, ne vous donnent pas d'humeur. Plus je vais être vivement affecté, & plus nos cœurs se rapprocheront.

Songez qu'il y a près de dix mortelles années que je n'aurois pu témoigner de tendresse à personne sans que tout ne vînt gratuitement de moi seul, ou sans que je ne m'en repentisse aussi-tôt, si le plus heureux hazard ne m'eût fait faire votre connoissance. Après quinze mois d'une union de tous les momens, votre retour en Europe m'avoit réduit à une lettre chaque année, & encore... Mais ne rappelons pas d'aussi cruelles privations. Si les objets les plus chers, si un Père, une Épouse, un Enfant, ne vous eussent arraché de mes bras dès que vos affaires furent terminées, nous ne nous serions pas quittés. Combien de fois j'ai béni le

ciel de ce qu'il n'a pas permis que vous partagiez le sort le plus affreux pour un homme sensible ! vous devinez que je ne parle ici ni de naufrage , ni de misère ; ni de vie laborieuse ; dans le nombre des maux que j'ai endurés , ce sont à peine des malheurs.

J'aurai beau vous le redire des milliers de fois , mon digne ami ; vous ne vous formerez jamais nulle idée d'une pareille existence , si c'en est une pour l'être moral. Un damné échappé de l'enfer nous raconteroit ses tourmens long-tems après qu'ils auroient cessé pour lui , avec autant d'ardeur qu'au premier instant où il en auroit été quitte ; & nous ne trouverions point étrange de le voir revenir souvent à son récit ; je sens que je n'ai aucun besoin de son exemple pour vous porter à pardonner mes excédantes répétitions. J'oublierai sans doute mes longues tortures dans votre délicieux commerce , dans celui de votre famille , de vos semblables si vous en avez. Des bourreaux

A v.

basanés qui affomment ou écorchent de malheureux nègres abrutis dans la plus odieuse servitude, dont ils marquent la chair d'un fer chaud, ne sachant ni ne voulant imprimer dans leur cœur aucune de ces obligations morales qui les leur acquèreroient ; des créatures qui ne peuvent être prises pour des femmes que par quelque matelot ivre ou par un anatomiste ; des animaux insolens & lâches qui ne sont pas des hommes même pour de telles femmes ; des tyrans domestiques qui abusent de tout, des esclaves qui ne s'indignent de rien ; des pères & mères qui n'ont pas assez de raison pour en souhaiter à leurs enfans ; des enfans qui renchérissent sur la stupidité & sur les vices de leurs pères & mères, & qui n'en font que mieux l'absurde satisfaction de ceux-ci : telle eût été mon unique société, si je n'avois pas imaginé de m'en chercher une parmi les végétaux. Enfin j'existe, je respire, je puis éprouver & inspirer le doux & vivifiant intérêt de la raison &

des vertus ; & me retracer le passé, c'est ajouter un charme de plus au présent.

Quelque *sentimental* que vous soyez , mon cher Monsieur, il vous est impossible de vous mettre le moins du monde dans ma situation ; je dirois presque aujourd'hui que c'est tant-pis pour vous. Votre âme perd beaucoup de jouissances , de sensations neuves , à être aussi familiarisée qu'elle l'est avec d'honnêtes-gens. La mienne les goûte , les savoure avec ce plaisir qu'un long jeûne fait trouver à manger un bon morceau. Je n'aurois pas eu mon appetit , que vous n'en auriez pas été moins excellent pour moi ; & bien loin que les cinq jours que j'ai passés auprès de vous ayent été une réfection suffisante , ils m'ont appris au contraire que toute la vie ne sera pas assez. Si je me suis hâté de venir ici , vous savez que dans les motifs irrésistibles qui m'y ont attiré , j'ai compté aussi l'espoir charmant de vous donner de mon bonheur en vous le détaillant.

On me mande de Lyon que mon vieux ami M. d'Ormezan n'y est plus depuis quelques années , qu'il est à Paris. Que ne l'ai-je sçu quand j'y étois ! je ne vous reproche point de ne m'en avoir rien dit ; ce seroit ingratitude de ma part : tout m'assure que vous ne vous occupiez que de moi. Je me fais une fête d'aller le surprendre avec vous , lorsque j'aurai rempli l'objet pour lequel je suis ici.

Rien de si singulier que l'embarras où je me trouve. Les grands besoins du cœur mettent-ils toujours l'esprit en défaut ? nous avions tant de choses à nous dire vous & moi dans nos derniers tête-à-têtes , que nous n'avons pas pensé aux moyens qui pourroient me conduire ici à mon but. Je ne sçais comment m'y prendre , & je n'ai encore remis aucune de vos lettres , parce que chacune m'offre un inconvénient que je n'avois pas prévu. Je ne regarde pas un visage sans m'attendre à le voir tout d'un coup reconnoître le mien , & cela m'effraie , attendu que nul

renseignement ne m'a appris que le tems ait rien changé à l'héréditaire & chevaleresque désintéressement du cher Colonel. Peut-être ce valeureux frère se bat-il en ce moment à deux cent lieues de sa femme & de ses enfans dont je brûle de faire la connoissance.

Adressez-moi promptement une lettre de présentation que je puisse rendre ici à M. Brivone , dont je crois vous avoir oui parler comme de quelqu'un avec qui vous avez été autrefois en relation. A vue de pays , je pressens qu'il m'aidera mieux que personne dans mon projet de visites fréquentes , longues & incognito , du moins jusqu'à de plus amples informations.

Qu'il ne soit plus question de votre reconnoissance , je vous en prie : je vous en dois de reste. Je me félicite du fond du cœur , de ce que les importans services que vous me rendez pour ma fortune , me viennent de quelqu'un dont le mérite m'attache à lui incomparablement davan-

tage que toute la gratitude imaginable ne pourroit le faire. On doit s'honorer de vous avoir des obligations & de vous obliger ; ne me faites pas craindre , par des remerciemens déplacés , que je sois moins digne de votre bienveillance. Mes tendres civilités seront agréées avec bonté de Mademoiselle d'Ucé. Croyez à l'attachement sans réserve avec lequel j'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE II.

U M. D'UCÉ à M. DE SALNY.

JE vois bien , Monsieur , qu'il faut vous aimer & vous respecter ; mais ne jamais ni vous témoigner qu'on vous regrette , ni vous remercier. Vous êtes toujours le même. Les degrés de longitude & de latitude n'y font rien. Je me sou mets , & la contrainte que j'impose à ma reconnoissance fera désormais la seule preuve que

vous en aurez. Convenez du moins que vous me traitez un peu durement. Ma vénération est mise à l'épreuve.

Les cent-vingt-sept mille écus que vous attendiez me sont parvenus le lendemain de votre départ ; j'en ai fait le même emploi que des remises précédentes. Il n'est point d'affaire d'argent plus solide que celle que j'ai eu le bonheur de conclure pour vous ; mais si mes soins vous ont été en cela de quelque utilité , vous avouerez aussi que votre manière de traiter met une singulière facilité dans de pareilles opérations. Que vos principes sont différens de ceux de nos capitalistes !

Ce bon M. d'Ormezan est logé fort loin de chez nous , ce qui n'empêche pas que nous ne lui présentions de tems en tems nos respects chez lui. Nous en sommes accueillis , j'ose dire , avec amitié. Sa santé ne lui permet guère plus de sortir ; il n'en est pas moins le père d'une infinité de malheureux , que ses secours substantient , que sa sagesse défend & console.

Combien de cœurs saigneroient si nous venions à le perdre ! son seul nom protège & nourrit. Je ne sçavois pas , Monsieur , que vous & lui vous eussiez eu l'avantage d'être unis par l'amitié. Vous connoissant l'un & l'autre , il me semble que j'aurois pû , que même j'aurois dû deviner vos anciens rapports , si j'avois réfléchi que vous étiez ensemble à Lyon avant votre départ pour l'étranger & pour les Indes. Puisque votre intention est de le surprendre ici , je ne lui dirai pas un mot de votre retour ni de votre personne , rien qui puisse gâter ou diminuer le plaisir que vous vous promettez d'une première entrevue inopinée. D'ailleurs votre confiance me fait un devoir de ne parler de vous que quand & comme vous voudrez.

Vous trouverez ci-incluse , avec les papiers qui concernent ces capitaux & leur emploi , la lettre que j'écris , en conséquence de la vôtre , à mon ancien correspondant M. Brivone , à qui je ne crois pas avoir adressé une ligne depuis près de

vingt ans. Il étoit beaucoup plus en relation avec feu mon père qu'avec moi : c'est ici l'époque des liaisons renouées. Quant à moi , lorsque j'ai eu l'honneur d'être connu de vous , votre caractère & mes sentimens se correspondoient tellement , qu'il me sembla que je vous respectois depuis mon enfance , & ainsi ce fut alors pour moi comme aujourd'hui une liaison renouée.

— Daignez continuer de m'écrire. Vos lettres seules peuvent me consoler de votre éloignement. M. Brivone est l'homme le plus répandu où vous êtes , & je me veux d'autant plus de mal de n'avoir pas pensé à lui , qu'il est précisément ce qu'il vous faut dans ces circonstances. Son frère le Chanoine suppléera à ce qu'il ne pourra point par lui-même. Avec quel intérêt je suivrois tous vos pas si cela m'étoit possible ! si je ne demande pas qu'on m'en informe , c'est de peur de trahir votre secret , & dans la confiance que vous voudrez bien ne me laisser rien ignorer,

Vous allez donc vous faire présenter & recommander à votre famille sans vous nommer. Vos vertus rappelleront naturellement celles du frère qu'on a si longtemps pleuré, & sensible comme vous l'êtes, j'imagine que vous pourriez bien mêler vos larmes à celles qu'on donnera à votre mort; position unique d'autant qu'elle résulte d'une générosité sans exemple.

Mon Amélie est extrêmement flattée de votre bon souvenir, & me prie de vous offrir ses civilités.

Je suis, &c.

— L E T T R E I I I .

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

JE vous remercie, mon cher Monsieur; du sage emploi que vous avez fait de ces remises. Vous avez beau vouloir me persuader que ma manière de traiter facilite

la besogne ; je n'en persiste pas moins à être convaincu d'une vérité palpable pour moi , c'est que votre prudence consommée & votre diligence amicale m'ont rendu le plus grand service. Je vous devrai la tranquillité dans laquelle vont s'écouler mes jours , & les moyens d'être utile à quelques individus durant ma vie & après ma mort.

Votre lettre à M. Brivone est tout ce que je pouvois souhaiter ; je la lui ai remise , & j'en ai reçu l'accueil le plus obligeant. Pour commencer sa mission , il m'a conduit , du cabinet où nous étions , dans une salle où étoient M. son frère le Chanoine , deux Dames & trois autres Messieurs. Mon éternelle peur d'être reconnu m'a d'abord un peu décontenancé. Mais le nom de Salny étant ignoré , quinze années , un climat brûlant & la mer ayant passablement changé les traits , la peau & la corpulence d'un damoiseau de vingt-neuf ans métamorphosé en agriculteur , ces réflexions me rassurèrent , & me voilà

lié de conversation avec cette compagnie.

On parle d'Amérique , parce que la lettre annonçoit que j'en venois ; des terres du voisinage , parce que deux de ces Messieurs y faisoient leur séjour ordinaire & devoient y retourner le lendemain ; & enfin de la guerre d'Allemagne , chacun y ayant un ou plusieurs parens ou amis.

« Ma sœur , dit alors un jeune-homme de la plus jolie figure & de l'air le plus modeste , reçut avant - hier une lettre de son mari , qui l'a écrite en toute hâte au moment où il partoît à la tête d'un détachement. Il s'agissoit d'une attaque qui devoit être très-meurtrière. Cette lettre supplée à ce qu'il avoit oublié en quittant sa famille , à l'égard de quelques arrangemens dont j'ignore les détails ; vous jugez des allarmes de ma sœur. Elle ne lit plus que des gazettes , & elles ne disent pas un mot de l'expédition ni du détachement. Je lui soutiens que ce silence doit bannir toute inquiétude ; elle répond que le silence /

d'une gazette ne peut rassurer personne; puisqu'il en est qui ont oublié des batailles. Elle est capable de perdre connoissance dès qu'elle appercevra quelque part le mot détachement ou le nom du Colonel. »

Oserai-je vous le demander , allois-je étourdiment dire à ce jeune-homme.. ? mais je rélistai de toutes mes forces à mon desir d'être instruit , par un pressentiment secret de la forte émotion que pourroit me causer la réponse , & par la crainte qu'on ne remarquât cette émotion. Je me retournai vers ma voisine & la priai de m'apprendre le nom de celui qui venoit de parler. — « C'est M. Bellefont , me dit-elle , beau-frère de M. d'Inange. » Ce fut alors que commencèrent mes épreuves.

Je n'avois jamais vu M. Bellefont. Je n'ai vu sa sœur , Madame d'Inange , que presque mourante : il y aura bientôt quinze ans. Elle ne sçauroit se rappeler m'avoir apperçu que comme en un rêve ; je la

quittai durant un profond sommeil qui suivit le plus violent délire. La famille des Bellefont m'est très-connue de nom. Leur père étoit un Avocat dont les principes & les lumières répondoient d'une manière distinguée à l'utilité & à la noblesse de cette profession. C'étoit un parfaitement honnête-homme qui avoit , de mon tems , de cruels chagrins à dévorer , & qu'ils ont conduit au tombeau : il n'a laissé à ses enfans que la meilleure éducation pour héritage. M. Brivone le Chanoine , avec qui je m'en entretins le plus posément qu'il me fut possible , me confirma ce que j'en avois sçu , & de ce sujet il passa d'autant plus volontiers & de lui-même à me parler de la maison d'Inange , qu'il y est reçu en ami , qu'il en est comme le conseil ; ce qui me mit un peu plus à mon aise.

M. d'Inange a sept enfans , quatre garçons dont l'aîné a dix-huit ans , & trois filles dont la plus âgée à seize ans. C'est jeudi prochain le jour de la naissance de

celle-ci ainsi que de sa mère, double fête qu'on a coutume de célébrer avec tous les parens. La compagnie assura que l'aîné est déjà l'un des plus beaux hommes qu'on puisse voir, & que sa sœur est une merveille de beauté.

Casimir, c'est l'aîné, est en pension à vingt lieues d'ici dans une maison justement renommée, dit-on, pour la bonne éducation qu'on y reçoit. M. Bellefont observa que le Colonel aimoit à ne pas abrégér la jeunesse de ses fils, à ne rien précipiter. « Mon neveu, ajouta-t-il, a encore un Gouverneur à dix huit ans, & à peine a-t-il achevé ses exercices qu'on fait très-bien où il est. »

Ce ne seroit pas une lettre, mon cher d'Ucé, ce seroit un volume que je vous écrirois, si j'entreprendois de vous peindre au naturel & par le menu, tout ce que j'entens qui m'intéresse, les impressions que reçoit mon cœur, tous les projets qui naissent à la fois dans ma tête. Mais j'aurai incessamment tant à vous

communiquer , si mes épanchemens sont aussi bien reçus de vous qu'ils sont pour moi délicieux & nécessaires !

Votre ami, M. Brivone, & M. son frère me comblent de politesses , voudroient me produire par-tout , sont même jaloux des présentations dont je suis redevable à vos autres connoissances. J'ai déjà dîné deux fois avec M. Bellefont , & les choses se sont arrangées comme toutes seules , de façon qu'on m'a fait , ils le croient du moins , une espèce de violence pour me déterminer à ce que je souhaitois plus qu'eux , à aller lundi au château où est Madame d'Inange avec sa famille. M. Bellefont , M. Brivone , le Chanoine & moi , voilà la partie quarrée. Je vous écrirai au retour. Il me fera impossible de l'oublier , car je devrai vous faire toutes mes confidences sous peine d'étouffer. Je ne veux m'ouvrir ici à personne , & je fais que mon cher secret est chez vous comme au fond d'un puits.

A propos d'oubli , il m'est venu une
idée

idée pour laquelle je craindrois les distractions, non qu'elle ne revînt & souvent ; mais peut-être vous en écrirois-je trop tard. Avec les Belles il faut être lesté, agile, ou l'on court risque d'être prévenu. Au fait. Mandez-moi par votre très-prochaine, si Mademoiselle Amélie a déjà quelque inclination. Sur-tout n'allez pas vous en informer en père mal-adroit qui a des propositions à faire.

On m'attend, on me somme de ma parole ; c'est à qui aura votre Américain. Voilà ce qu'on gagne à être étranger. Ces gens-ci n'ont certainement pas inventé le droit d'aubaine. Adieu, mon cher Monsieur. Abjurons les complimens, je vous en prie. Mes baise-mains à la charmante Mademoiselle Amélie. Je suis votre serviteur & ami, &c.



L E T T R E I V.

M. BELLEFONT à Madame D'INANGE.

RECEVEZ, ma sœur, mes tendres amitiés, avec un gros paquet de vieilles nouvelles, qui fort heureusement ne signifient rien; car je tiens toujours à mon dire, point de fâcheuse nouvelle, bonne nouvelle.

Quelques lettres parlent de paix; mais, comme vous l'observerez, selon votre louable coutume, cela ne prouve rien contre la guerre. J'y souscrirai, pourvu que vous conveniez aussi que tel griffonage d'un nouvelliste oisif n'est pas une preuve qu'il se soit livré une bataille. Le Chanoine dressa hier au soir à table le plus beau traité qu'ait jamais conçu le corps diplomatique: vous verrez que les potentats n'en profiteront pas. Pourquoi ne charge-t-on pas les abbés de vuidier toutes les

querelles des peuples ? mais tous feroient-ils des génies pacificateurs ? Dans le doute, peut-être vaut-il mieux laisser aller les choses comme elles vont.

Oh ! lisez vite ceci. Une belle & bonne lettre de Francfort sur le Meyn , qu'on m'apporte au moment même & qui est à peine lisible , affirme que M. le Colonel nommément est venu au secours d'un poste avancé , le 21 ; donc il n'étoit pas mort dans l'expédition du 16. Cet argument me paroît excellent ; reste à sçavoir ce que la lettre vaut. Toute la bravoure de M. le Colonel n'a pu sauver ce poste menacé, de la déchirure faite au papier lorsqu'on a ouvert la lettre & qui empêche de lire le nom de l'endroit. Au reste , que vous serviroit de pouvoir bien lire un nom Allemand que vous ne sçauriez pas prononcer ? En attendant que tout s'éclaircisse , de grâce , ma chère sœur , croyez un peu pour vous & pour ceux qui vous aiment , à ce qui tranquillise , & permettez que

quelques distractions viennent au secours de votre santé.

Il est arrivé ici, depuis trois semaines, un M. de Salny, homme extrêmement riche, dont le seul petit doigt vaut vingt-mille écus, & dont on diroit, je crois, autant de bien, quand même il ne seroit pas plus riche que moi. Je ne lui entendois qu'un défaut, c'est qu'il n'arrive pas d'Allemagne & qu'il n'y connoît âme qui vive. Il vient de l'Amérique en passant par Paris. Nos cotteries se le disputent; on le met de toutes les parties. C'est, dans votre style, un de ces mérites qui n'ont point d'envers & qui ne perdent rien à être retournés.

Vous m'accuserez d'en juger trop vite: cela est bien de vous. Prenez garde cependant. Songez qu'il y a douze jours que je suis sans cesse avec lui; car il ne m'a plus été possible de partir. Quelque portée que vous ne manquerez pas d'être à contrôler mon jugement, vous serez forcée par votre sincérité à me dire tout autant de bien de

M. de Salny au bout de quelques heures :
 J'en ai fait la gageure avec le Chanoine,
 non pas contre lui , mais de moitié avec
 lui contre son frère qui a la complaisance
 galante de vous accorder trois ou quatre
 jours pour méditer , ce dont mon Amé-
 ricain n'aura que faire. Lundi je vous
 l'amènerai. Je suis sûr que vous ferez
 bien-aise d'acquérir cette connoissance.

Pour vous le recommander , je vous
 préviens qu'il déteste autant que vous la
 guerre , les combats , qu'il appelle fran-
 chement d'abominables & d'inutiles ex-
 travagances. Nous eûmes hier à ce sujet
 une conversation que je voudrois avoir
 écrite. Oh ! vous ferez parfaitement bien
 ensemble.

On lui a beaucoup vanté les tableaux
 de mon beau-frère , sa collection d'his-
 toire naturelle , les sites des environs du
 château , la voix & les talens agréables
 de Caroline. Je ne sçais où cet Américain
 si étonné , si enchanté de se trouver enfin
 avec des hommes civilisés , a pris le goût

qu'il montre pour tous les arts. Comment aura-t-il conçu & entretenu en lui un amour si vif & si éclairé pour la belle nature, telle que nous la voyons au travers de mille habitudes, & d'autant de préventions que j'imaginois ne point être celles de tous les peuples ? Je prévois que ce M. de Salny n'ajoutera pas peu à notre provision d'objets pour ces *causeries* de famille que notre bon père nous apprit à aimer.

Vous sçavez probablement ce que notre sœur Adélaïde me mande, qu'elle sera chez vous dimanche au soir, & qu'elle se propose d'y séjourner quelques semaines. Notre oncle l'y conduira.

Adieu, ma chère sœur. J'embrasse vous & tout le monde.



L E T T R E V.

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

Si je ne vous écrivois, mon cher Monsieur, qu'à mon retour du château, comme je vous l'avois promis, vous n'auriez de trop long-tems de mes nouvelles, vous me croiriez mort ou bien malade. Une poste qui ne vous apporteroit rien de moi vous affligeroit, & j'ajoute à mes plaisirs en vous en faisant part; ce double motif doit vous valoir, sinon une grande lettre, du moins tout ce que je pourrai vous écrire à la dérobée. Il est difficile de partir d'ici; il l'est presque autant pour moi de m'y recueillir assez pour confier au papier ce qui remplit si bien tous mes momens. Une agitation intérieure, un saisissement, un attendrissement continuels me laissent à peine la faculté d'exprimer deux idées.

Malgré tout ce à quoi je m'attendois,

B iv

je n'ai pas laissé de passer de surprise en surprise & je n'en suis point encore revenu. La singulière position que celle d'un homme obligé de contenir, de restreindre sans cesse les sentimens les plus doux, les plus ardens, les plus impérieux pour son âme, sous les froids dehors d'une simple politesse ! J'ai mille envies de sauter au col de chaque personne qui ne fait ici que me saluer. Mon visage & ma contenance ont toutes les peines imaginables à y être étrangers avec quelque vraisemblance. Je crois, à tous les instans, qu'on va m'appeler : *mon Frère, mon Oncle* ; & les mots : *ma Sœur, ma Nièce, mon Neveu*, sont mille fois par jour prêts à m'échapper. Vous êtes si bon, vous m'avez témoigné tant d'amitié, tant d'impatience d'être instruit de ce qui m'arriveroit ici, que je vous dois des détails : il me sera d'ailleurs si agréable de vous les donner ; l'on gagne tant à se rendre un fidèle compte de ses émotions ! Attendez-vous

à trouver dans mon récit le désordre de ma pauvre tête.

Madame d'Inange est une femme de trente-deux ans , de la plus heureuse physionomie ; de grands yeux noirs , pleins d'esprit , mais de l'esprit le plus réfléchi sans être sérieux ; des traits dont l'ensemble plaît sans étonner. Quand elle est entourée de ses enfans , je doute qu'aucun bon peintre pût résister au desir d'en faire le tableau le plus expressif. Ce groupe ne se forme jamais qu'il ne m'enlève à toute autre pensée.

Mademoiselle d'Inange , pour vous la représenter en deux mots , m'a parue d'abord & me paroît toujours davantage la sœur jumelle de Mademoiselle Amélie ; elles se ressemblent autant que peuvent se ressembler une Blonde & une Brune ; mêmes formes , même taille , même regard , mêmes grâces , mêmes talens. Vous partagerez le plaisir que j'en ressens , & cette réflexion l'augmente pour moi.

Autant que je puis saisir , en si peu de

tems , les nuances des caractères , il me semble qu'il existe cette différence visible entre celui de Mademoiselle Amélie d'Ucé & celui de Mademoiselle d'Inange. Caroline , c'est le nom de ma nièce , souhaite d'avoir certains sentimens qu'elle ignore , y tend sans s'en douter , & y cédera en les cachant. Amélie les ignore autant , en a peur sans les connoître , & sa méfiance la portera à tout confier pour s'armer de conseils. Voulez-vous me permettre de tâcher d'indiquer les sources de cette différence ? les voici : vous & Madame d'Inange , c'est-à-dire , une éducation faite par un homme comme vous , & une éducation faite par une femme comme ma belle-sœur. Mais je n'ai encore qu'un premier coup-d'œil ; j'y reviendrai & je verrai mieux.

Le fils aîné n'a pas obtenu la permission d'interrompre ses exercices d'académie pour venir ici ; son père est le plus rigoureux observateur des règles une fois établies ; la mère en soupire & l'approuve. Leurs

plus jeunes enfans sont charmans , & il est impossible d'en voir de mieux élevés.

Mademoiselle Adélaïde Bellefont , sœur de Madame d'Inange , est arrivée au château la veille du jour où nous nous y rendîmes , conduite par un oncle maternel qui a un bien de campagne à vingt-six lieues d'ici , & chez qui elle s'est retirée à la mort de M. Bellefont son père. Mademoiselle Adélaïde paroît âgée de vingt-quatre ou vingt-cinq ans ; elle est grande , bien faite , d'une douceur admirable , du sens le plus droit. Je voudrois sçavoir pourquoi je ne me suis pas hâté de mettre dans le portrait que je vous en ébauche ici , qu'elle est douée de ce genre de beauté que j'ai toujours souhaité de rencontrer ; car j'ai eu , de tout tems , présens à mon imagination des modèles de têtes pour tous mes personnages fictifs ; l'un y exprimoit l'amitié , l'autre la bonté. C'est sous des traits singulièrement analogues à ceux de Mademoiselle Bellefont que je m'étois représenté l'épouse accom-

plie. Madame d'Inange auroit bien occupé cette place dans ma galerie idéale ; mais elle y est d'une manière plus spéciale l'excellente mère. Tout annonce en Mademoiselle Adélaïde une digne sœur de celle-ci qui a pour elle la plus vive tendresse. M. Bellefont , qui est resté avec nous , me confirme de plus en plus dans l'opinion que j'avois conçue de son caractère.

Toutes les volontés réunies ont résolu que la société ne se sépareroit pas, & que nous attendrions auprès de Madame d'Inange l'arrivée d'une poste que nous croyons devoir apporter des nouvelles décisives. Les jours s'écoulent ici comme j'ai constamment désiré de pouvoir passer toute ma vie. Les hommes chassent s'ils veulent ou vont à cheval de grand matin ; on déjeûne en cercle dans le salon. Madame d'Inange voue toute sa matinée aux soins les plus doux pour une mère ; chaque enfant remplit gaiement sa petite tâche ; le Gouverneur occupe les garçons

elle & Mademoiselle Adélaïde sont bien plus les sœurs aînées des jeunes Demoiselles que leurs institutrices, & la Gouvernante est à la fois leur émule & leur amie. On fait régulièrement une promenade, qu'on pourroit appeller une course; d'une heure, avant le dîner. S'il pleut, on joue au volant, à la paume, on se donne quelque autre exercice : cette heure est destinée à se préparer à bien dîner. Le repas est sain & gai. Au sortir de table, on cause en commun pendant une heure, on en passe ensuite deux à écrire, à dessiner, à travailler, chacun dans sa chambre. S'il fait beau, on fait une autre promenade, on va goûter à trois quarts de lieue du château; du lait, des fruits sont tout ce qu'on veut. On revient par le chemin le plus long; on visite, en passant, quelque pauvre famille, quelque bon payfan dont on soulage les peines; on arrive content de soi, charmé de sa journée; un concert remplit l'intervalle qu'il y a encore à franchir jusqu'au souper. Est-

il achevé ce souper qui est tout au plus une collation ? chacun raconte son histoire ou débite son conte , chacun fait part à la compagnie attentive , des lettres qu'il a reçues ou écrites , des observations & réflexions qu'il a faites , & le plus paisible sommeil ferme le cercle des occupations agréables & des plaisirs utiles que le lendemain voit recommencer. Si des mortels ne sont pas heureux en vivant ainsi , que faut-il qu'ils fassent pour l'être ? Comme rous le feroient ici sans cette maudite guerre , sans les tranfes continuelles qu'elle donne , sans la privation d'un époux chéri , d'un père après le retour duquel on soupire jour & nuit , & dont on tremble d'apprendre à chaque instant d'affreuses nouvelles !

Cette terre , plus considérable & beaucoup mieux située que celle de mon père , a été achetée des économies de M. d'Inange pendant la paix , & de sommes autrefois placées à un plus haut intérêt , mais moins solidement , & sur-tout moins

utilement pour l'État à qui il faut des gens qui sèment & qui plantent. On est ici à la portée de la ville, & on n'en séjourne que plus long-tems à la campagne. Le Colonel a l'un de mes goûts favoris, il aime les champs. La famille a une grande maison en ville qu'on loue en s'y réservant un appartement & des écuries pour le fort de l'hiver. On y arrive le plus tard, on en part le plutôt qu'on peut ; on n'est pleinement content qu'ici. Les enfans vous parlent du spectacle de la nature, des plaisirs de chaque saison, comme on parle à Paris d'une comédie, d'un nouvel opéra, ou d'une brillante assemblée. Le voisinage est très-vivant. On réunit ici les charmes de la plus riante solitude à ceux de la meilleure société.

Plus je considère ce château, ses dépendances, sa situation, l'ingénieux mélange que des soins & des dépenses sagement dirigés y ont fait de l'agréable & du productif ; plus je réfléchis sur l'état honorable & la fortune dont jouissent ces

deux époux & leurs aimables enfans ; plus je me félicite du parti que j'ai pris. Que je vous raconte une circonstance qui a failli à ressusciter un mort , malgré sa ferme résolution d'être bien mort.

L'une des chambres est ornée de peintures dont la plupart étoient dans la maison paternelle , & , ce qu'il me semble qu'on n'aime plus tant aujourd'hui , ces peintures sont presque toutes des portraits de famille. Dans l'endroit apparent de cette chambre est placé le portrait de feu mon père , à sa gauche est celui du Colonel peint depuis vingt ans , & à la droite celui du frère mort , le mien , mon cher ami , qui a été peint d'après nature à la même époque. Peut-être concevrez-vous la force de révolution qui s'est faite en moi dès que mes yeux se sont portés sur ces trois tableaux ; mais très-certainement vous n'imaginerez pas tout l'effet qu'ont produit les explications qu'on a cru devoir me donner de ce que je sçavois aussi bien que celle qui me l'expliquoit.

J'entrai avec Madame d'Inange ; sa sœur , M. Bellefont & le Chanoine.
 « Voici , me dit la première du ton de voix le plus ému , voici le portrait de mon mari , celui de feu mon beau-père , & celui de feu mon beau-frère qui étoit l'aîné ; il est mort , il y a douze ans , en Amérique. Hélas ! ajouta-t-elle , c'est à cette mort , que nous pleurerons toujours , que notre nombreuse famille doit son existence , l'espoir de celle qui l'attend dans le monde. Nos enfans lui doivent l'éducation que notre fortune nous permet de leur donner , & la perspective d'établissemens que rien ne leur auroit procurés si Dieu n'eût disposé des jours de leur oncle. Il se seroit marié , il auroit eu des enfans , & il n'auroit rien dû à ses pauvres neveux ; il ne les eût soutenus que par bienfaisance. C'étoit un excellent frère ; mais n'eût-il pas été de toute justice qu'il préférât les siens aux nôtres ? Ah ! poursuivit-elle , mon mari ne parle jamais de ce bon frère que ses yeux ne se

remplissent de larmes. Il le regrettera jusqu'au tombeau. Ils étoient si intimement unis ! si vous étiez ici , Monsieur , quand d'Inange reviendra , que de choses il vous en raconteroit ! Je n'ai pas eu l'avantage de connoître ce frère personnellement , mais le Colonel m'en a si souvent entretenu qu'il me semble que nous ayons longtemps vécu avec lui. Je n'avois point de bien , nulle espérance que fort éloignée. Marié par inclination & contre le gré de son père , à cent lieues de chez lui , mon époux n'eût jamais osé lui présenter sa femme & trois enfans que nous eûmes dès les trois premières années de notre mariage. Ce père inflexible ne vouloit pas entendre parler de nous ; ma belle-mère crioit à la mésalliance. D'ailleurs d'odieuses calomnies prévinrent tellement l'un & l'autre contre moi ; des malheurs dont on accabla mon père qui en est mort de chagrin , déprimèrent notre famille dans l'opinion des d'Inange à tel point qu'il n'a pas fallu moins que la plus éclatante

évidence & la perte d'un fils aîné , pour les porter à des sentimens , je dirai presque d'humanité , tant étoit violente la prévention qui nous repoussoit. Jusqu'à l'estime publique , nous devons tout à ce frère. »

« L'estime publique , lui dis-je avec surprise ! »

« Oui, Monsieur , reprit Madame d'Inange , & vous allez voir si j'exagère. L'opprobre couvroit le front de mon père que la modicité de sa fortune mettoit dans l'impossibilité de se défendre. Mon mari devenu héritier , n'a rien épargné pour soutenir l'innocence qu'il connoissoit , & du moins mon père en mourant a vu les tribunaux & le public lui maintenir ses légitimes droits au titre peu lucratif d'homme d'honneur. Le frère de d'Inange n'a vu que le commencement de nos peines qui n'ont été portées au dernier excès , qu'après son départ ; mais son cœur ne cessa d'être pour nous. Il partit pour faire , disoit-il , un tour d'Europe. Il vint chez nous

prendre congé ; il embrassa nos deux aînés qui ne parloient qu'à peine & Caroline qui étoit encore au berceau. Le quatrième venoit de naître ; l'un de mes fils est mort depuis de la rougeole. L'état ou j'étois ne me permit pas même de témoigner à mon beau-frère mon regret de ne pouvoir répondre à ses amitiés que par de tristes adieux. Un accident , une trop forte émotion me mit à deux doigts du trépas ; ce digne frère veilla , dit-on , trois jours & trois nuits à mon chevet avec mon mari , aussi désolé que lui. Ses arrangemens ayant été pris de manière à ne lui laisser que le tems de faire cent lieues & de nous donner ces trois jours , il ne partit néanmoins qu'après que les Médecins lui eurent assuré que je n'étois plus en danger. Je ne sçau-rois dire que je l'aie vu ; mais il ne sortira cependant jamais de ma mémoire : je ne donnerois pas ce portrait pour tout au monde. Ce que je vous raconte là , le plus petit de mes enfans vous le dira avec le même attendrissement ; y a-t-il rien

de plus naturel & de plus juste ? Oh ! ils auront tous l'âme de leur père. »

Je me détournai pour cacher & essuyer des pleurs qui couloient , malgré moi , le long de mes joues , fort content que personne ne me regardât , & je dis à ma belle-sœur : — « Madame , on se croit , on se sent de votre famille lorsqu'on vous écoute. Vous méritez bien votre bonheur. »

Arrive un jeune peintre qui vient deux fois par semaine corriger les dessins des enfans , leur donner des leçons , leur laisser des modèles ; il me prend une indicible peur que ses yeux plus exercés que ceux des autres à saisir les ressemblances , ne comparent la figure fraîche & vermeille du tableau , à la figure hâlée & flétrie d'un original qui n'est que superficiellement déguisé. J'y pensai seul ; le peintre ne s'en avisa pas : ces jeunes-gens sont plus coloristes que dessinateurs , le teint fait sur eux plus d'impression que les formes.

Madame d'Inangé nous fit passer dans

la grande falle, & m'entretint plus d'une heure de ce frère aîné de son mari. C'est à cette extrême amitié, à cette enthousiasme de vertus que j'ai l'obligation de n'être pas reconnu. On me loue tant que dans certains momens je crois presque entendre parler d'un autre. Si tout ceci étoit un roman, ce seroit bien le cas de placer la description d'un caractère qui, s'il étoit tel qu'on me le représente, ne manqueroit pas de paroître très-singulier ; mais ma situation n'est ni de celles qu'on invente, ni de celles qu'on peut décrire, & mon frère est pour le moins aussi singulier que tout ce qu'on me dit de moi-même. Je dois donc, en ma qualité de mort, en ne m'écartant pas de ce personnage qui me sied mieux que je n'aurois cru, & qui me procure tant de jouissances délicieuses, je dois donc, comme mort, laisser achever en paix de pompeux éloges que, comme vivant, je réduis au simple, & que je n'ai garde de répéter même entre amis ; quand on a passé dix ans au

fond de la mer , on doit être modeste. Vous voyez qu'on me croit noyé depuis dix ans.

Vous jugeriez ainsi que moi , mon cher d'Ucé , de quelle importance il étoit qu'aucune indiscretion ne trahît notre secret , si vous aviez entendu Madame d'Inange , fidèle & touchante interprète de sentimens que je sçus de tout tems être gravés d'une manière ineffaçable au plus profond du cœur de mon frère. Tout ce que j'avois prévu , je l'ai retrouvé au centuple dans ce qu'elle m'a raconté du chagrin que son époux a eu de m'avoir perdu ; de ce long espoir qu'il s'est obstiné à nourrir malgré les certitudes qu'on lui donnoit de ma mort ; des douloureux efforts , de la violence qu'il a dû faire à tous ses principes pour se déterminer enfin à consacrer au plus bel usage possible , un héritage dont il lui sembloit toujours qu'il dépouilloit un frère aîné , quoiqu'on lui en prouvât le décès , & quoique les dernières volontés d'un père eussent mis

le sceau à ces preuves. Vous voyez , mon ami , que l'excessive délicatesse du Colonel n'exigeoit rien moins que ce que j'ai fait pour que tant de personnes fussent heureuses, & qu'une étourderie bien amicale , causeroit ici beaucoup de mal. Un trait qui me le persuade plus encore , & dont j'ai été si frappé que peu s'en est fallu que je ne me reprochasse d'être venu m'exposer imprudemment à bouleverser tout ici , c'est celui que je vais tâcher de vous esquisser d'après le récit de ma belle-sœur ; mais ce que vous allez lire sera dénué de cet intérêt inexprimable qui anime tout ce qu'elle raconte.

La veille du départ du Colonel pour l'armée , il donna un repas d'adieu à la famille & à ses amis. Il faut avoir étudié mon frère pour sçavoir comment & à quel degré toute sa conduite , même dans l'intérieur de son ménage , rappelle , confirme & fait chérir les droits & les devoirs du père , du parent , de l'ami , du voisin , du citoyen , du sujet , du militaire patriote.

On

On parla de successions , de collatéraux ; de propriété légitime , de possession irréprochable , & une digression sur le droit d'aînesse amena le propos sur moi , sur ce frère aîné qui avoit péri si malheureusement dans les flots à la fleur de son âge. D'Inange ne put contenir sa douleur ; on eût dit qu'il venoit de me voir abîmer dans la mer au moment même. Il fit observer à ses enfans qu'ils n'avoient rien , qu'ils n'avoient l'avantage d'être élevés comme ils l'étoient , qu'il ne pouvoient aspirer à une existence un peu distinguée , que parce qu'ils avoient perdu un oncle.

« Eh bien , ajouta-t-il , si Dieu le rendoit à mes larmes , si ce cher frère n'étoit pas mort , s'il arrivoit , s'il ouvroit cette porte & que nous le vissions entrer , je volerois dans ses bras , je l'inonderois de pleurs de tendresse & de joie , je lui rendrois tout , tout , oui tout , & je lui dirois : — « C'est vous que la providence , que le cours de la nature , c'est vous que nos loix , nos rois , nos ayeux , un père révééré & tou,

nos cœurs réunis ont désigné pour être le chef de notre maison ; rentrez dans vos droits. La nécessité me force à ne pouvoir vous rendre qu'en reconnoissance ce que j'ai dépensé de votre bien pour l'éducation de mes enfans. Ayez un fils digne de vous , chef comme vous ; les miens n'attenteront point à sa propriété. Qu'il soit leur ami , soyez leur protecteur ; mais reprenez ce que vous devez aux vôtres. Avant d'être généreux , il faut être juste ; que jamais aucune de mes prières ne balance vos obligations ou les droits d'autrui ». Je dirois à mon Casimir , à mes fils : — « Dieu , un bon roi & de la vertu , voilà vos appuis ; faites vous estimer assez pour qu'on s'honore en recherchant vos sœurs. Caroline apportera à son mari la dot que je reçus de ma Claire. »

Je dévorais avidement jusqu'aux plus petites circonstances de cette scène ; tout-à-coup Mademoiselle Adélaïde , qui depuis un quart-d'heure tenoit ses yeux fixés sur les miens , s'écrie : « Ma sœur , ma

sœur... Mais... non , non ; Monsieur nous l'auroit déjà dit. C'est pure sensibilité naturelle. Je n'aurois jamais cru qu'on pût en avoir autant. » — J'étois hors de moi , mon ami. J'aurois suffoqué , sangloté , peut-être tout dévoilé , si le Chanoine , son frère & Monsieur Bellefont ne fussent venus fort à propos m'entraîner dans la pièce voisine pour voir les enfans à l'ouvrage.

Chers enfans ! comme je les aurois serrés l'un après l'autre contre mon sein gonflé de soupirs que je dus leur dérober ! Les innocentes caresses des deux plus jeunes qui regardoient travailler les autres & se disputoient , dans leur zèle , à qui me donneroit la meilleure place pour bien voir les dessins des plus grands , cette amicale familiarité qui commence à naître entre nous , me firent éprouver de délicieuses sensations. Lorsqu'ils m'invitèrent à leurs jeux , lorsqu'ils me sourient , ils ne se doutent pas de tout ce qu'ils ajoutent à la notion que j'avois du plaisir moral. Mon

âme savoure ici les plus voluptueuses jouissances. Si le bien qu'on fait est si amplement payé, il faut convenir qu'il n'y a pas la moindre générosité à en faire.

« Monsieur, vous qui êtes de l'Amérique, me disoit alors le plus jeune des garçons qui depuis m'accorde une confiance particulière, je dirois même un peu de sa protection ; Monsieur, avez-vous vu les grosses araignées que mon papa tient sous des verres ? elles sont de votre pays. C'est mon Oncle qui nous les a envoyées, il y a bien long-tems, bien long-tems. Ah ! si mon Oncle vivoit encore, je lui écrierois une petite lettre au premier de l'an, comme à ma Tante Adélaïde, & je suis sûr qu'il m'enverroit pour mes étrennes quelque chose de plus joli que de grosses araignées. — Qu'aimeriez-vous mieux recevoir, ai-je demandé à Victor, c'est le nom de celui qui babillait ainsi avec moi ? — Il faudroit, m'a-t-il répondu, que je pusse deviner tout ce qu'on trouve dans votre Amérique ou dans vos

Indes, car je ne sçais pas encore les distinguer, & il est très-possible que ce fût aux Indes qu'étoit mon Oncle. Je ne connois de ma géographie que les quatre parties du monde où il n'y a pas d'Indes, & les capitales de l'Europe. N'est-ce point de l'Amérique que viennent les perroquets? je voudrois tant en avoir un qui sçut parler! j'en ferois mon écolier. — Que lui enseigneriez-vous? — Oh! ce que je sçais, les déclinaisons, les conjugaisons, l'adverbe, l'adjectif & le substantif. »

Le Gouverneur lui faisoit des signes, levoit les épaules, vouloit qu'il changeât de propos; le Chanoine applaudissoit des yeux. — » Pourquoi, dit le petit bonhomme, ne voulez-vous pas que j'enseigne cela à mon perroquet? vous me l'apprenez bien à moi qui ne suis pas une bête? » Les éclats de rire m'ont donné le tems d'achever de me remettre, & j'ai parlé avec plus de sang-froid avec Madame d'Inange & Mademoiselle Adélaïde. Celle-ci m'observe toujours si attentivement, que je suis

très-embarrassé de ma contenance. Je me propose d'avoir avec elle une conversation particulière , aussi-tôt que nous pourrons nous promener seuls.

Ma lettre s'est insensiblement allongée sans que je m'en apperçusse , & encore n'ai-je pas eu l'adresse d'y insérer celle de toutes mes aventures du château qui m'ait , jusqu'ici , le plus affecté. Mais le papier & la bougie finissent ensemble , il faut de toute nécessité que l'écriture finisse. Ne m'oubliez pas auprès de Mademoiselle Amélie , & répondez à mes questions sans en faire de celles auxquelles on sçait d'avance qu'une jeune personne , fût-elle Champenoise , ne répond jamais qu'en Normande. Adieu. Bonne nuit , mon cher ami. Je vous embrasse de toute mon âme & suis à vous sans réserve.



 LETTRE VI.

M. D'UCÉ à M. DE SALNY.

IE n'avois pas attendu, Monsieur, d'apprendre par vos lettres les alarmes de Madame d'Inange, pour m'occuper du soin de les diminuer si cela m'étoit possible. Quelques correspondans à qui je me suis hâté d'écrire pour avoir des nouvelles positives de M. le Colonel, m'en promettent pour le premier ordinaire, & l'un d'eux m'envoie la relation authentique & très-satisfaisante que je joins ici avec le plus vif empressement. Elle ramènera le calme dans des cœurs qui mériteroient que rien ne l'en bannît jamais. Madame d'Inange y verra, avec beaucoup de joie sans doute, que ce meurtrier moment, loin de lui être funeste, a fourni à M. son époux une occasion d'ajouter encore à la gloire dont il s'est déjà si

souvent couvert dans les campagnes précédentes & dans celle-ci que tout annonce comme la dernière de cette guerre ; je le souhaite presque autant que Madame d'Inrange ; je plains ceux qu'on y égorge , ceux qu'on y mutile , ceux qu'on y ruine , & je n'ai à prendre aucune part directe & personnelle à la gloire de ceux qui s'y signaleront par de hauts faits.

Les cinquante-sept mille livres du Port-au-Prince me rentrèrent avant-hier & j'en disposai suivant la note que vous m'avez laissée. On m'annonce que le reste viendra par les premiers vaisseaux. Pour mettre plus de promptitude dans ces envois , il auroit fallu presser davantage d'honnêtes-gens qui ont demandé ce délai ; un heureux choix de commissionnaires fait ainsi bénir par-tout votre bon cœur.

Je n'ai pas eu besoin de maladresse , ni même d'adresse , pour m'instruire des secrets de mon Amélie. Vous allez me trouver présomptueux ; je crois pourtant ne pas l'être en vous assurant qu'elle me traite

plus en ami qu'en père, & qu'elle me dit tout sans que je l'interroge : vous conviendrez qu'on seroit vain à moins. Mais si sa confiance entière me cause un vrai plaisir, il me falloit ce dédommagement pour les peines sans nombre qui l'ont accompagnée. Ce que vous souhaitez de sçavoir, je sens bien que je dois vous l'apprendre ; & je ne vous l'ai tâ jusqu'à ce jour, que parce que j'aurois voulu l'oublier moi-même.

Il y a environ huit ou dix mois que j'appris qu'Amélie étoit obsédée par un jeune-homme ; elle n'y entendoit absolument qu'une chose, c'est qu'il l'importunoit, l'ennuyoit, la fâchoit chaque jour davantage. Les mœurs & la tournure d'esprit du soupirant, le genre des seules vues qu'on pût raisonnablement lui supposer, ses liaisons, son état trop relevé & son âme trop vile, ne convenant ni à ma fille ni à moi, je l'ai éconduit un peu sèchement. Il a poussé les hauts cris, j'ai fermé ma porte ; il a voulu corrompre des Domestiques,

j'ai fait maison nette. Il a eu la fièvre, des transports, on l'a saigné, il a fait diète, il s'est rétabli. L'amour est revenu avec la santé. Des fureurs, des projets avérés d'insulte, de rapt, d'incendie même ont motivé une plainte qui auroit peut-être mis ce forcené à la raison, ou qui du moins l'auroit empêché de nuire, s'il n'eût trouvé plus expédient de disparaître. On a perdu de plus robustes amours en courant la poste. Depuis trois mois je n'en ai pas entendu parler.

Une passion de cette trempe a tellement effrayé la timide Amélie, qu'elle s'imagine encore qu'on ne peut aimer une jeune fille sans être fou à lier, sans briser les portes ou escalader les fenêtres, sans tuer père & mère, & mettre le feu aux quatre coins de la maison. Plaifanterie à part, le sujet n'est pas gai de tous les côtés; cet exemple d'extravagance a fait une si forte impression sur son esprit, a si bien prémuni son cœur contre toute tentative de séduction, que très-certainement, grâce à l'ingé-

nuité de son caractère , elle accourroit se plaindre à moi d'un propos , d'un soupir , d'un regard un peu tendre , comme d'un outrage , ou elle m'en avertiroit comme du danger le plus imminent pour moi & pour elle.

Encore est-elle fort loin de sçavoir tout ce qui l'auroit alarmée , attristée , indignée : ma tendresse lui a épargné bien des douleurs inutiles. Quand on a été certain qu'il n'y avoit plus rien à espérer chez moi , on m'a impitoyablement accablé d'avis anonymes qui ont failli à me faire tourner la tête. La certitude morale & physique n'empêche donc pas que l'homme qui a quelque sens , qui chérit & qui estime , ne se désole même de ce qui n'est ni réel ni possible ! J'en rougis dans le sein de mon ami.

Pour que vous foyez moins étonné de ce déluge d'avis absurdes & calomnieux , il faut que vous sçachiez que des circonstances fort étrangères assurément à toute espèce d'amour louable ou non , m'avoient

mis en relation avec une femme qui est morte vers ce temps-là, & à qui j'ai, pour ainsi dire, fermé les yeux. Cette femme, autrefois répandue dans le monde, me chargea, en expirant, de commissions délicates dont j'ai cru qu'il étoit de ma probité de m'acquitter ponctuellement, & qui par leur nature & par leurs suites ont déplû à certaines gens : me bornant au témoignage de ma conscience, je n'ai pas même cherché à les deviner. Ces gens sont à mon égard comme ces esprits mal-faisans qui rendent le mal pour le bien, nuisent le plus qu'ils peuvent & sont invincibles. La simple probité a ses dangers & suppose du courage quand la corruption générale est parvenue au point de la faire détester. Peut-être liai-je dans mes soupçons des choses qui n'ont entre elles que des rapports apparens ; mais il n'en est pas moins vrai qu'après avoir inutilement tout tenté pour enlever l'honneur à ma fille, on n'a rien épargné pour me priver du repos. Cependant j'ose enfin me flatter au-

jourd'hui qu'on nous fait la grâce de ne plus penser à nous.

Vous voyez , mon très-cher Monsieur , ma déférence à vos souhaits , & que pour me porter à les satisfaire de mon mieux , il n'a pas été nécessaire que vous me fissiez part de vos intentions. Quelles qu'elles soient , tout me persuade que je n'aurai jamais qu'à vous en témoigner de la gratitude. Me permettez - vous de passer maintenant à vos observations sur les différences que vous ont offertes les caractères comparés de Mademoiselle d'Inange & de mon Amélie ? Le peu que vous m'en avez écrit m'a tant fait penser , sur-tout la cause que vous assignez à ces différences ! Vous m'obligerez sensiblement en accordant quelques minutes encore à cette idée , en la développant avec ce soin que vous prenez toujours si volontiers quand il s'agit de rendre un important service. Je devrois vous remercier de chaque mot que je lis de vous ; mais vous ne pardonnez pas qu'on vous remercie.

Je me le suis dit mille & mille fois ; dans les vues de la nature , l'éducation d'une fille n'est point l'ouvrage de son père. Aidez-moi à remplacer , à imiter , à devenir une bonne mère , autant que cela me sera possible. Daignez me communiquer vos réflexions sur un objet si essentiel pour moi , en ne me laissant rien ignorer de votre manière d'apprécier le rare exemple que vous avez sous les yeux.

Ne prenez point dans le laconisme forcé de quelques-unes de mes lettres , un prétexte pour abréger les vôtres qui , je ne sçaurois trop vous le répéter , deviennent plus que jamais mon unique source de plaisir , après les sentimens de la nature. Ses liens & votre amitié sont les seuls que le sort , qui m'a souvent affligé , n'ait ni brisés , ni relâchés autour de mon cœur.

Je n'ai que faire de vous prier de taire la sotte histoire de cet écervelé que la bonne Amélie me sçauroit mauvais gré de vous avoir révélée. Est-il en moi de vous refuser , de vous céler quoique ce

soit ? cette histoire d'ailleurs ne compromet & ne deshonne que lui ; ce qui feroit, il est vrai, une raison de n'en rien dire, si plusieurs personnes n'avoient dû en être instruites : au surplus vous n'exigez pas que je vous le nomme, & ce qu'on dépose dans votre sein y perd aussi-tôt toute faculté de nuire.

Agréez les saluts d'Amélie & les assurances du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être &c.

L E T T R E V I I.

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

JE vous rends mille grâces, mon cher Monsieur, pour votre relation qui a produit ici le plus heureux effet, & qui tend aussi à mon but en me rendant à peu-près nécessaire. Nous nous réunissons tous pour vous supplier de m'en adresser le plus souvent que vous pourrez, & puisque vous

avez si officieusement prévenu nos desirs , nous comptons que vous voudrez bien les remplir après que nous vous les aurons exprimés.

Vos nouvelles , mon Ami , sont comme autant de racines que je pousse ici , de manière que j'y tiens plus que jamais. On croit bien que je serois exact à donner communication de vos dépêches politiques , quand même je serois loin d'ici ; mais on craint d'attendre & l'on meurt d'attente. On croit bien que je pourrois obtenir de vous une correspondance directe , quant aux nouvelles , avec ce château où l'on en a faim & soif ; mais je répons ici personnellement de votre ponctualité , & l'on ne se défait pas volontiers d'un otage. Enfin j'y suis , selon toute apparence , pour quelque tems encore , & vous seul sçavez combien je souhaite ce qu'on exige de moi.

Pour répondre d'abord à l'article le plus important de votre dernière , je vous dirai , ce que vous aurez peut-être deviné ,

que plus j'étudie les qualités personnelles de M. Bellefont , & plus je me complais dans le projet d'en faire votre gendre si vous y donnez les mains Cette idée tient à une foule d'autres dans ma tête , & j'espère que le tems nous aidera à en débrouiller une partie. En attendant , notre jeune peintre a , sur ma demande , fait le portrait en mignature de Mademoiselle d'Inange déguisée en Brune ; je le joins ici en vous priant de décider si ce n'est pas ainsi Mademoiselle Amélie à s'y méprendre. On me soutient que cela est impossible , inoui , incroyable ; votre réponse terminera un débat dont je compte sortir vainqueur. Si ce portrait ressemble , dites hardiment à la belle Amélie qu'elle est aimée d'un jeune-homme qui viendra l'enlever lorsqu'elle s'y attendra le moins , & que je ferai du complot.

Je viens à la prière que vous me faites avec tant d'instances superflues entre vous & moi , au sujet des différences de caractère & des causes que je ne leur assigne

peut-être qu'en radotant à mon ordinaire. Si je n'ai pas vu dans cette demande l'article le plus essentiel de votre lettre , c'est parce que les faits passent toujours devant mes spéculations ; au reste , tant pis pour vous si vous réussissez à me faire déraisonner morale. Je vous en avertis , c'est mon foible tout autant que si la vanité m'eût persuadé que ce fût mon fort ; & vous sçavez cependant que je n'ai là dessus aucune vanité. Je n'y abonde que parce que c'est un exercice qui m'a long-tems désolé & qui m'enivre aujourd'hui de délices dont l'organe étoit paralytique en moi. Au sortir des ceps , on aime à remuer les jambes ; ce n'est pas dire qu'on en danse mieux ni qu'on le croye.

Je me bornerai pour le présent à vous donner le mot de l'énigme : — *vous & Madame d'Inange*. N'oubliez pas que je ne vous dois que ce que je puis. *Vous d'abord.*

L'homme qui a quelque expérience n'ignore pas que l'incompatibilité , les

vues d'intérêt ou la perfidie ne font le plus souvent de l'amour qu'une passion très-malheureuse. A-t-il un enfant à élever après le décès d'une épouse chérie ? Il ne voit que ce qu'il a à craindre pour sa fille, d'un penchant dont il n'a ressenti que des douleurs lors même qu'il s'en promet-
 roit le bonheur le plus probable. Nos préceptes prennent la teinte de nos sensations ; nos discours, nos gestes habituels sont autant de préceptes pour un enfant qui nous aime, qui croit en nous, qui nous plaint, qui est timide & que d'autres faits effrayent encore. Le pur amour est fort rare, le fol amour est très-commun & fécond en peines & en crimes. Le premier vous a plongé dans le deuil ; vos lumières acquises vous ont fait porter de l'autre un jugement sûr, qu'une mère sagement élevée n'aura aucune occasion de porter. Vous parlez, vous agissez, vous enseignez, vous persuadez d'après vous. Tout ce qui alarmera votre Amélie, elle se hâtera de le comparer à ce qu'elle sçait

que vous connoissez, & qui vous a accablé quoique vous soyez plus vigoureux qu'elle au moral comme au physique. De-là, répugnance à toute inclination, prévention contre toute tendresse; le cœur est pré-muni contre les surprises des sens; on se confie à vous comme à l'expérience, on ne sçauroit se passer de vos conseils.

Madame d'Inange doit le plus heureux mariage au plus ardent amour, à un amour fortifié par ses combats, qui a résisté à infiniment plus que des conseils & s'en est accru. Elle ne connut jamais que cette passion qui la fit heureuse. Elle n'aima que mon frère qui fut la sincérité même. Elle a dit à chaque instant à ses enfans que l'amour fit tout pour elle; car on dit tout aux enfans même sans leur parler. Claire ne peut discourir avec les siens, de fausseté, de perfidie, que comme les vieilles femmes s'entretiennent de revenans ou de loup-garou, de manière à n'y pas faire croire. Les maux qu'entraîne un penchant inconsidéré ne sont dans sa

bouche , si elle en parle , qu'une théorie vague appuyée sur des faits qu'elle ne sçait pas , sur des faits victorieusement attaqués par ceux qu'elle connoît. Tout , jusqu'à l'existence de ses enfans , leur démontre que leur mère a tort ou qu'elle exagère lorsqu'elle leur représente l'amour comme dangereux. Rien ne prédispose plus le cœur humain à un excès que des avis contre cet excès qui sentent l'exagération , & ne semblent porter que sur la fantaisie de celui qui veut prouver un certain pouvoir en les donnant.

D'après ces raisonnemens & d'après ce que j'entrevois des caractères de ces deux enfans , aussi vertueux l'un que l'autre malgré cette différence , il m'a semblé que les deux causes en étoient évidemment vous , mon ami , & ma belle-sœur ; & voici ce que cela m'a donné pour résultat : — Un honnête-homme n'obtiendra Amélie que de votre estime pour lui ; un honnête-homme obtiendra ma nièce Caroline en s'adressant à elle-même. Amélie vous

demanderait presque si elle doit, si elle ose, si elle peut aimer; Madame d'Inange n'apprendrait l'amour dont sa fille pourrait être prévenue que lorsqu'il n'y aurait plus qu'à consommer par cet amour ou le bonheur ou le malheur pour la vie de celle qui n'aurait eu aucune inquiétude sur l'avenir.

Ces deux enfans peignent ce que je vous dis-là, dans les propos qui leur sont même les plus étrangers. J'observe attentivement & j'ai bonne mémoire. Qu'il s'agisse d'un mariage, de deux fiancés; Amélie les plaint, doute, forme des vœux pour eux qu'elle craint de ne pas voir exaucés; Caroline les félicite. La première croit qu'ils font un marché fort hasardeux, ou elle recherche pour se tranquiliser, s'ils s'estiment, s'ils ont un attachement solide, un cœur droit, fidèle, de la délicatesse, de l'indulgence; je l'ai écoutée avec tant d'intérêt! La seconde désirera certainement tout cela pour eux; mais elle le leur supposera avec plus de facilité,

par la raison qu'ils s'aiment. Elle se récriera (j'en eus le spectacle hier & je fus le seul qui y trouvât matière à réflexion) : — « ô Maman ! le joli couple ! on voit bien qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Ce sera un bon mari comme papa , & une épouse aussi heureuse que vous. Comme il est aux petits soins avec elle ! comme ses yeux la suivent , la contemplent ! Elle le regarde si tendrement ! Ils ont une expression de sentiment si vive , si douce ! Tout annonce en eux ce véritable amour qui fait la félicité des mariages. » Or voici vos réponses de père & de mère.

Vous , mon cher d'Ucé , vous direz à Amélie : — « tu te trompes ; ces deux personnes peuvent être éprises d'un amour sincère & durable ; le mérite & l'inclination peuvent se combiner ; toute passion n'est pas une erreur dangereuse , & toute union ne produit pas si nécessairement le malheur. Il est des cœurs tendres & purs à qui leur penchant mutuel donne plus de

félicité & plus de vertu même qu'ils n'en auroient sans ce penchant. »

Madame d'Inange dira , ou elle a dit à Caroline : — « cette ardeur peut t'en imposer ; trop souvent les sens nous abusent. Ce qui charme ces jeunes-gens n'est, peut-être , qu'une illusion que plus de connoissance dissipera , que quelques défauts feront évanouir. L'estime , la raison , l'amitié , les vertus sont l'essentiel en ménage. »

Sçavez - vous ce que vos enfans en retiennent ? ceci , ou je n'y vois goutte. — « Papa m'établira un jour ; car il faut bien enfin qu'on s'établisse. Il tâche de me faire oublier les peurs qu'il a toujours eues que j'aimasse , la fausseté des protestations des amans , leur perfidie , leurs noirceurs , &c. — Maman pense comme moi , a fait comme eux & s'en est trouvée à merveille ; elle doit ces avis à son titre de mère ; une mère donne des conseils pour nous faire ressouvenir de sa sagesse & de son autorité , &c. » L'une en conclut :

je

je refuserai le plus que je pourrai & j'aurai mon père pour moi quand je céderai. L'autre en conclut : je serai heureuse lorsqu'on m'aimera ainsi , & j'en parlerai à ma mère quand j'aurai approfondi mes sentimens & ceux de l'homme qui m'aimera. L'essentiel est que mon époux me convienne , que nous nous connoissions bien , que nous nous chérissions de tout notre cœur , autant que Papa & sa Claire. Quelle agréable surprise je leur causerai en leur apprenant que d'un mot ils pourront me rendre heureuse pour la vie ! Maman n'aura plus alors qu'à applaudir à ma prudence qui aura les mêmes suites que la sienne. — Mais c'est assez bavarder. Je n'ai pas le front de vous dire que j'y reviendrai ; je vous dégoûterois de ma correspondance. Que je vous raconte une de mes épreuves , qui , mieux qu'un volume de phrases , vous fera juger de ma manière d'être ici.

Le Colonel a pour maxime que les mœurs doivent s'établir , s'enraciner , se

I. Part.

D

perpétuer à l'aide des usages. En conséquence, il en a fondé chez lui quelques-uns que le beau monde ne manqueroit pas de trouver bizarres, maussades, bourgeois ; mais qui ne m'en paroissent pas moins bien appropriés à ses vues de morale civile & de bonheur domestique.

Par exemple, le jour de son mariage ; grande fête anniversaire que nous célébrâmes hier, les parens & les amis doivent être invités & se réunir chez lui. A souper, ceux d'entre les parens qui sont absens & ceux que la mort a enlevés depuis l'époque du mariage qu'on fête, sont représentés par les amis qui sont présens. Ceux-ci en prennent, pour le tems du repas, la place, le nom &, autant qu'ils le peuvent, les manières. Chacun a ici sa place dans l'ordre de la parenté.

M. Brivone l'aîné a représenté mon père d'après ce qu'on lui en a appris. Madame la Présidente de Grissol a représenté ma mère, à la sollicitation de toute la compagnie. Faute d'acteur qui voulût

se ch
la Va
a ren
Belle
lonel
pante
des fu
m'ont
le : l
en A
je me
mon p
disoit
natur
croyon
aura
ressen
En
que l
donne
rasse
crire
impos

se charger du rôle de mon frère, M. de la Vaudière, en contrevenant à la règle, a renoncé à son titre effectif d'oncle des Bellefont, pour occuper la place du Colonel qu'il a imité avec une vérité frappante ; & moi, mon ami, l'unanimité des suffrages & les plus pressantes instances m'ont obligé à représenter, qui? devinez-le : le frère tant regretté, ce frère mort en Amérique. J'ai eu beau me défendre, je me suis vu forcé à jouer moi-même mon propre personnage. Oh ! Monsieur, disoit-on de tout côté, va le rendre au naturel ; on nous en a tant parlé ! nous croyons le revoir. Mon extrême embarras aura suffi pour m'empêcher de me trop ressembler.

En commençant cette lettre j'espérois que les idées auxquelles je m'attachois donneroient à mes esprits le tems de se rasseoir assez pour que je pusse vous décrire cette scène ; mais il m'est encore impossible de me la retracer & de conser-

ver le sang-froid nécessaire pour vous l'esquiver même en peu de mots.

On m'attend, on m'appelle. Mes amitiés à *la future*. Je vous embrasse & suis tout à vous.

LETTRÉ VIII.

LE MÊME AU MÊME.

O mon ami ! que n'eriez-vous de ce souper ! quelle soirée ! je ne voudrois pas débiter ici par autre chose ; mais voilà déjà que , pour y penser seulement , je sens mes yeux se remplir de larmes , je ne vois plus ce que j'écris. Mon cœur se dédommage de sa longue inaction. Ses quinze années perdues , il les retrouve en quelques heures. Je quitterai la plume , je la reprendrai , & vous partagerez mon plaisir du moins aussi-tôt qu'il m'aura été possible de vous le communiquer. Votre imagination & votre sensibilité exquise

Suppléeront à ce qu'il manquera de vie à ma peinture , si toutefois en vous la promettant je n'ai pas trop présumé de moi , si je n'ai pas même trop présumé du don d'écrire.

Comment recueillerai-je l'ensemble si désordonné des innombrables impressions que j'ai reçues dans cette soirée pendant laquelle j'ai vécu pour le sentiment beaucoup plus que ne dure toute la vie de tant d'hommes ! La plus légère omission changera , dénaturera ce que je croirai vous rapporter. Telle partie isolée , séparée de toutes les autres , ne sera point ce qu'elle fut dans cette action dramatique d'un genre absolument nouveau. C'est bien moins qu'un mot , c'est un geste , le geste de chacun , c'est un accent , un regard , un soupir , une paupière humide ; c'est ma manière d'entendre & de voir , c'est la foule d'idées & de sentimens qui en naissent à chaque instant , c'est tout cela qu'il faudroit que ces lignes vous transmissent ; & encore resteroit-il à vous indiquer tant

d'observations plus rapides que l'éclair, tant de circonstances accessoires, tant d'allusions qui exigeroient des commentaires, tant de réminiscences qui modifioient une seule impression ! & puis ce mélange de surprise, de crainte, de joie ; cette présence effective d'un homme qu'on tient pour absent, pour mort ; cette résurrection graduelle des plus tendres affections de l'amitié & de la nature, & la contrainte que je leur imposois pour me réserver mon secret....

Mon cher d'Ucé, vous me dispenserez de l'impossible. Ce que le zèle me commanda pour vous, excède mon pouvoir. Ayez la bonté de vous contenter des stériles efforts de ce zèle. Si j'en avois eu moins, j'aurois senti ou j'aurois aperçu plutôt les difficultés qui ne m'ont arrêté que lorsque j'en suis venu à les toucher. Les sentimens énergiques & compliqués ne font plus du ressort de la parole ou de l'écriture : aussi condamnent-ils au silence. Le principal effet de ces sentimens tient

ce qu'ils font réunis & concentrés; & la parole ne peut que les exposer les uns hors des autres.

Nous nous rapprocherons, mon ami; c'est l'un de mes projets favoris: nous reviendrons souvent & à notre aise aux détails de ce souper, espèce de concert sentimental que nous pourrons un beau jour exécuter avec toutes ses parties. Rien ne ressemble moins aux soupers fins de Paris. C'est un bon campagnard qui n'a aimé la suffisance depuis un siècle, qui se montre & se cache en même-tems au milieu de francs provinciaux qui font tout cœur, ses amis, ses alliés, ses parens, ses frères &, pour ainsi dire, ses enfans; qui se livre & se refuse à la fois, se livre réellement & se refuse en apparence aux charmes d'une sensibilité qui l'entraîne & le ravit. Un Bel-Esprit trouveroit tout cela facile à exprimer; comme il le verroit, je le crois bien: force esprit & point d'âme. Pour moi je me rabattrai hum-

ment sur des faits plus susceptibles d'être rendus avec quelque vérité.

Après plusieurs tentatives inutiles, pour avoir, sans qu'on s'en doutât, un entretien particulier avec Mademoiselle Adélaïde, qui est toujours avec sa sœur, son oncle, son frère ou les enfans ; lorsque j'allois presque y renoncer, le hazard m'en a offert la meilleure occasion. Nous étions à la promenade. Bellefont nous précédoit tous en jouant & riant avec Caroline & ses frères. M. de la Vaudière étoit avec Madame d'Inange & lui parloit d'un procès qu'il vient de gagner & de la crainte que sa partie n'appelle au Conseil, ce qui le détermineroit à aller à Paris. Mademoiselle Adélaïde & moi nous fermions la marche, car Messieurs Brivone sont partis mercredi. Je rallentis imperceptiblement mon pas, & lorsque nous fûmes assez éloignés de ceux qui nous précédoient, pour n'en être pas entendus, je lui parlai ainsi :

« Pardonnez, Mademoiselle, si je

J'ai pris cet instant où nous sommes seuls ;
 pour vous demander une explication qui
 m'est indispensable. Vous allez me croire ,
 d'après ce début , un sauvage échappé des
 forêts de l'Amérique. Peut-être en ai-je
 la candeur ; je tâche d'y joindre quelque
 civilité. Vous n'aurez pas oublié la ré-
 flexion que vous fîtes ou plutôt que vous
 supprimâtes par une réticence , tandis que
 Madame votre sœur me retraçoit si vive-
 ment les sentimens de son mari & les siens
 pour un frère dont la mort ne les a en-
 richis qu'à leur grand regret. Oserai-je
 vous prier de me dire quelle idée fut en
 vous la cause de l'exclamation involon-
 taire à laquelle vous parûtes vous efforcer
 de donner un autre sens que celui qu'elle
 pouvoit avoir ? Quelle si forte surprise
 pouvoit naître d'un attendrissement que
 dans le même instant vous reconnûtes
 être l'effet naturel du récit que j'écoutois ,
 de l'émotion qu'éprouvoit l'intéressante
 épouse qui épanchoit son âme ? »

« Monsieur , me répondit Adélaïde ,

je crois n'avoir besoin de justifier auprès de vous ni mon exclamation involontaire ni ce que vous nommez ma réticence. Je vous protesterai cependant qu'elles n'avoient aucun motif, & ne partoient d'aucune réflexion qui vous fissent le moindre tort. Après cette déclaration, je vais vous donner très-volontiers l'éclaircissement que vous demandez. Permettez-moi seulement de ne vous le donner que dans la plus intime confidence, & vous verrez bientôt pourquoi. »

Quand je lui eus assuré que ce qu'elle exigeoit étoit précisément ce que j'allois la prier de m'accorder, elle poursuivit en ces termes.

« Je suis fort aise que vous m'interrogiez à ce sujet : vos réponses, que je compte devoir être aussi franches que mon procédé, m'apprendront ce que je brûlois de sçavoir, & ce dont votre silence m'auroit empêché de m'informer. Vous avez écouté les touchans récits de ma sœur avec un intérêt qui honore votre

cœur
certai
mon
les a
que
pens
de v
éton
quel
ce q
dans
riqu
tant
vou
idé
il r
cru
Co
fir
lui
po
vi

cœur ; mais je n'ai pû m'abstenir de faire certaines observations que j'ai tues de mon mieux par la seule raison que je ne les ai pas crues tout-à-fait fausses , quoique je ne sçusse pas décidément qu'en penser. Cet intérêt avoit un tel degré de vivacité , étoit si peu mêlé de cet étonnement , de ces interrogations de quelqu'un qui n'a encore rien appris de ce qu'on lui raconte , qu'il m'étoit venu dans l'esprit que vous aviez été , en Amérique , l'ami , le confident de ce frère tant pleuré. J'imaginois , il est vrai , que vous nous l'auriez dit ; & de ces deux idées dont l'une ne détruisoit pas l'autre , il résultoit en moi une opinion que j'ai cru devoir ne communiquer à personne. Combien de particularités m'y ont confirmée depuis, sur-tout avant-hier au soir ! »

« Me ferez-vous part de cette opinion , lui dis-je en m'attendant bien à une réponse qui me prouveroit que j'étois deviné ? »

« Oh ! oui , répliqua-t-elle. Je pensois

que v^{ous} aviez eu avec M. d'Inange l'aîné des relations particulières que vous raisiez pour ne pas ajouter à l'émotion & aux douleurs que vous partagiez. Persuadée dès mon enfance qu'il faut réserver ses conjectures pour soi jusqu'à ce qu'on soit bien sûr qu'elles ne chagrineront pas ceux à qui on veut les confier , & ignorant quel pourroit être l'effet de celle-ci sur ma sœur , je me suis voulu beaucoup de mal de ce premier mouvement que j'ai taxé d'indiscrétion. Je n'ai point eu de repos que je ne me fusse convaincue qu'il n'avoit laissé aucune trace. Maintenant que nous sommes seuls, & qu'en exigeant la confiance que vous méritez , vous me mettez en droit d'attendre de vous celle dont je me flatte d'être digne , dites-moi ce qui en est , d'aussi bonne-foi que je vous dis ce que j'ai imaginé. » Ce n'est rien de lire ceci , mon cher d'Ucé ; il falloit entendre & voir Adélaïde. La raison & la beauté se prêtent réciproquement une force , un attrait , un empire qu'elles

n'ont pas l'une sans l'autre. Jamais je ne me vis dans un embarras pareil à celui où me mit la nécessité de répondre.

Je crus voir dans ses yeux que le silence ou quelque teinte me feroit également perdre de son estime, qui faisoit déjà partie de la mienne propre. « Je ne sçais, Mademoiselle, lui dis-je, ce que je dois le plus admirer de votre pénétration ou de votre prudence ; mais celle-ci sur-tout & ses principes ont fait la plus profonde impression sur moi. Quand on a une si sage crainte de nuire en compromettant le secret qu'on a découvert, on garde bien religieusement le secret confié comme un dépôt. Je compterai imperturbablement sur la parole que je vous prie de me donner de ne laisser rien transpirer de ce que je vais vous révéler. » Elle me fit les promesses les plus formelles, avec empressement, quoique avec la gravité d'une personne éclairée qui contracte une obligation que les circonstances peuvent rendre difficile à remplir ; & je poursuivis ainsi :

« J'ai eu avec M. d'Inange l'aîné des relations que les plus tendres expressions de l'amitié ne sçauroient caractériser , n'étant pas faites pour cela ; & j'ai , pour taire ces relations à son frère & à sa belle-sœur , les raisons les plus fortes qui jamais aient maîtrisé un homme honnête , j'ajouterai vertueux. Le moment n'est pas encore arrivé , peut-être n'arrivera-t-il jamais , où je pourrai m'ouvrir davantage à eux à cet égard. Je ne le ferai pas que je ne le doive ; je ne me le permettrais pas quand bien même je le voudrois. Pardonnez ce que mes propos vous offrent d'inintelligible. Vous seule pouviez m'en faire dire autant. J'augure des rares qualités qui brillent en vous, que vous daignerez m'aider à mieux cacher aux yeux des autres , ce que je n'ai pas sçu soustraire entièrement aux vôtres. J'en ai pour garans votre excellent caractère , l'étonnante justesse de votre jugement & votre amitié pour la famille. » Cette conversation nous

avoi
un r

La
cueil
nous
joign
lâme
nang
réflex
gérée
badin
sans
vos
faisie
vous

«
— Je
cet e
appre
avez
volan
roqu
& ne
je di

avoit fait oublier qu'on nous attendoit à un rendez-vous convenu.

Les enfans vinrent en sautant & en cueillant çà & là des fleurs des champs, nous tirer de notre distraction. Nous rejoignîmes la compagnie & nous nous mêlâmes à l'entretien général. Madame d'Inange voulut faire répéter à Victor une réflexion que notre long *a-parte* avoit suggérée à ce petit-homme. Elle me dit en badinant : « Je vous prévien que Victor, sans aucun espionnage, est au fait de tous vos secrets. Demandez-lui ce que vous faisiez là-bas, lorsque nous vous avons vus vous arrêter & parler avec action. »

« Que faisons-nous, dis-je à Victor ? — Je le sçais & vous le sçavez, répondit cet espiègle ; nous n'avons rien à vous apprendre là-dessus. Mais puisque vous avez eu la bonté de jouer avec moi au volant & que vous m'avez promis un perroquet, je dois avoir de la complaisance & ne pas me faire prier. Voulez-vous que je dise tout devant le monde ? Eh bien !

ous caufiez ensemble comme mari & femme. Vous avez beau rougir , ma tante ; cela eft vrai. Monsieur n'en rougit pas , lui. N'eft-ce point ainfi que papa & maman fe promènent quand ils font loin de nous dans le jardin ou dans le labyrinthe ? Alors ils ne voyent ni n'entendent perfonne , & ils marchent comme des aveugles & des gouteux ; ils ne fçavent où ils vont & font un pas *grand comme ça* , toutes les demi-heures. Tenez , voilà tous les barbeaux que j'ai eu le tems de cueillir pendant que vous avez marché depuis ce gros arbre fans tête jufqu'à ce buiffon. Ma chère tante , ne vous fâchez pas ; je vous donne mon bouquet. » La faillie de cet enfant fit sourire toute la compagnie & Mademoifelle Adélaïde elle-même, dont les joues fe colorèrent du vermillon de la pudeur. Nos regards s'étant rencontrés , par la curiofité qu'elle eut de voir fi je m'en appercevrois , il fe répandit fur fa phyfionomie je ne fçais quel trouble qui la rendit fi belle à mes yeux , qui

frappa
fenfib
Victor

Si j
je vou
perde
une le

Bel
faire
à son
prelli
fager
velles
Renv
obser
Amé
fiffe
plaiſi
deux

frappa si directement à la partie la plus sensible de mon cœur , que j'embrassai Victor pour l'en remercier.

Si j'avois le bonheur d'être avec vous , je vous ferois part de mille détails qui perdent toute leur fleur à être mis dans une lettre. Adieu ; ne nous oubliez pas.

Bellefont & moi nous allons demain faire une visite en ville au Chanoine qui , à son retour d'ici , a été attaqué d'une oppression de poitrine , & dont chaque messager nous apporte de plus tristes nouvelles. Vos paquets à l'adresse accoutumée. Renvoyez le portrait pseudomyne avec vos observations. Mes amitiés à Mademoiselle Amélie. Vous ne voudriez pas que je vous fisse présent de toute ma nuit , quelque plaisir que j'eusse à vous la donner. Il est deux heures. Je vous embrasse.



L E T T R E I X.

M. BELLEFONT à Madame D'INANGE.

AGRÉEZ, ma très-cher Sœur, le très-soporifique hommage d'une liasse de gazettes, assez grosse, ce me semble, pour contenir quelque chose, s'il avoit plu à ces Messieurs d'y en mettre. Ce qui m'amuse, c'est leur talent d'arriver au bas de la page avant d'avoir de quoi la remplir.

Vous aurez appris des gens du château qui vont & viennent d'ici là, que le cher M. Brivone avoit été à toute extrémité le moment avant notre arrivée. Les médecins, après une consultation de quatre heures, où ils ont fini par s'accabler d'injures en latin, ne différoient entre eux que sur les diverses raisons également infaillibles que chacun donnoit pour démontrer clair comme le jour que le malade mourroit dans la nuit; car, quoique par

des voies opposées, ces docteurs arrivoient ensemble au même terme, qui étoit qu'il falloit les payer & que la prébende seroit immanquablement vacante le lendemain. Le Chanoine se rétablit à vue d'œil depuis leur consultation; ils sont furieux de cette insolence. M. de Salny ne le quitte ni jour ni nuit; cet homme est le parent de tous ceux qui le connoissent. Pour moi, je le chéris toujours plus; & il fera tant qu'il deviendra pour le moins mon frère, peut-être mon père. Dites-le à notre sœur, seulement pour voir qu'elle mine elle fera.

A l'endroit où nous avons dû nous arrêter pour les chevaux, une pluie d'orage, qui n'a duré que le tems qu'il falloit pour abattre la poussière, nous a fait entrer dans la maison; & le premier objet que nos yeux ont aperçu c'a été le vieux Charles. Sa cataracte le rend absolument aveugle. Dès qu'il a appris que c'étoit moi, il est venu s'informer de vos fantés & des dernières nouvelles d'Allemagne.

Il m'a demandé avec qui j'étois ; je lui ai répondu : avec un Américain. Il a parlé, avec son zèle ordinaire , à M. de Salny, du fils de son vieux maître , de ce fils qu'il avoit vu si jeune , si beau , si aimable, si bon, & qui étoit allé périr si malheureusement en Amérique. Vous me croirez, ma chère amie , d'après ce que vous avez si souvent remarqué vous-même , j'ai vu l'excellent M. de Salny s'attendrir jusqu'aux larmes , au rabachage , intéressant à la vérité , d'un serviteur si attaché à ses maîtres. Il a peu parlé chez le vieux Charles ; mais en chemin il n'a cessé de s'informer s'il n'y auroit aucun moyen de rendre la vue à ce vieillard , & il a été désolé d'apprendre le peu de succès des remèdes employés jusqu'ici aux frais du Colonel.

Aussi-tôt que le Chanoine sera en convalescence bien décidée , je vous ramènerai le philanthrope du nouveau monde , qui me charge de vous offrir ses respects & de vous prier de le rappeler au souvenir

de la fa
est d'ê
touche
fait tar
dignité
pour la
des ho
mieux

Si l
Brivon
mourir
moins
pédien
faveur

Ad
gret,
que t

de la famille. L'une de ses grandes joies est d'être aimé de vos enfans. Il n'a pas touché une plume depuis qu'il est ici. Il fait tant de bien que ce seroit une indignité que de l'en distraire un instant pour le condamner, comme le vulgaire des hommes, à perdre ici à écrire un tems mieux employé à agir.

Si la faculté vouloit condamner M. Brivone à languir encore long-tems, ou à mourir de mort subite, il seroit guéri en moins de rien; je vais proposer cet expédient qui a plus d'un exemple en sa faveur.

Adieu, ma sœur, je vous quitte à regret, & vous embrasse tendrement, ainsi que toute la chère famille.



 LETTRE X.

L E M Ê M E A L A M Ê M E ;

FAITES-moi un plaisir, chère Sœur. J'aurai soin de recommander au porteur de vous remettre celle-ci en particulier; vous ne soufflerez pas le mot de l'incluse, pas le traître mot, comme dit Adélaïde. Elle demandera si je n'ai pas écrit : montrez lui ma briève épître où il n'est question d'elle ni de ma part ni de la part de personne; vous m'entendez. A mon retour, vous me raconterez ce qu'elle vous aura dit ou même son silence, car je crois qu'il sera fort bon à raconter. Quelque tems, une demi-journée après cette œuvre charitable, vous pourrez lui envoyer dans sa chambre la présente & l'incluse, & vous la prierez de vous laisser lire ce qu'on

 lui écr
 Adieu
 elle.

à Ma

HE
 une de
 ne cha
 sont d
 Croyez
 lettre
 petit p
 ment q
 devant
 parler
 oncle.
 deux b

lui écrit. Je gage qu'elle n'en fera rien.
Adieu ; je compte sur vous , & aussi sur
elle.

LETTRE XI.

(Incluse dans la précédente.)

M. B E L L E F O N T

à Mademoiselle A D É L A Ï D E.

HE boudez pas , gracieuse Adélaïde ;
une demi-journée de plus ou de moins
ne change rien aux affaires , & les vôtres
sont dans le meilleur train imaginable.
Croyez-moi , quittez un instant cette
lettre , & allez donner deux baisers au
petit prophète Victor ; mais le plus secrète-
ment que vous pourrez , pour ne pas rougir
devant témoins. Défendez-lui bien d'en
parler à qui que ce soit , sur-tout à son
oncle. Pour plus de sûreté , ne donnez ces
deux baisers à ce devin de village que tan-

dis qu'il dormira. C'est assez & peut-être trop plaifanter , ma fœur ; je n'ajouterai que quatre mots de correctif à ce que je vous prie de ne pas prendre en mauvaife part , & ces mots font ceux-ci : *Adélaïde connoît fon frère*. Le tort que je puis avoir ici en badinant fera réparé par la vertu de ces paroles.

Comme je n'ai pas les yeux de Charles, j'ai vu , oui , ma fœur , j'ai vu plus que je ne dirai , & même un peu plus que vous ne fçavez , car les joueurs ne font pas ceux qui jugent le mieux de leur partie ; un fpectateur la fuit avec plus de fang-froid. Quoi qu'il en foit je fuis charmé de mes découvertes , & j'en ai fait encore d'autres ici qui vous feront tout au moins auffi peu indifférentes qu'à moi : vous êtes perfuadée que je defire ardemment votre bonheur.

M. de Salny ne perd aucune occafion de parler de votre mérite. Je vous ai très-fouvent entendu louer ; mais fes éloges font , fans exception , ceux qui
m'ont

m'or
matr
mon
lui o
que
pren
mot
certa
oubl
d'un
nité
des I
Adél
& la
qui
men
“
gêne
vous
Mon
ment
—N
chons
nous
I

m'ont paru les plus dignes de vous. Ce matin il est entré dans ma chambre au moment où je m'habillois pour passer chez lui ou plutôt chez le malade qu'il ne quitte que lorsque le sommeil le force à aller prendre quelque repos. Voici, mot pour mot, notre conversation, dont je suis certain que dans dix ans vous n'aurez pas oublié une syllabe. Je le penserois ainsi d'une autre que de vous, parce que la vanité aide merveilleusement à la mémoire des Dames; je le pense de vous, ma chère Adélaïde, parce que je sçais que la raison & la vertu s'approprient & conservent ce qui leur ressemble. M. de Salny commence.

« Vous n'êtes pas habillé; je vous gêne, dites-le moi; je reviendai quand vous voudrez. — Vous ne me gênez pas, Monsieur; vous me surprenez agréablement: je me disposois à aller vous saluer. — Ne nous saluons plus, mon ami; cherchons nous pour nous prouver que nous nous aimons. L'abbé ne souffre plus, j'ai

I. Part.

E

à vous parler ; écoutez-moi. » Nous nous sommes assis en même tems , sans que l'un en eût prié l'autre , & il a continué son discours.

« J'ai quarante-cinq ans révolus ; ma santé est , grâces à Dieu , des meilleures ; je crois avoir le cœur sain , bon , sensible & quelque rectitude dans l'esprit. J'ai quatre-cent-cinquante-mille écus de bien solidement placé en Europe , en France , & environ la moitié de cette somme en Amérique , sans compter ma terre de Salny , en Bourgogne , achetée par correspondance depuis six ans ; les revenus en sont entassés dans les mains d'un intendant unique dont les comptes sont en règle. Je suis de sang François & prouverois , en tems & lieu , quelque noblesse , s'il le falloit ; mais il n'est pas question de mon bisayeul. J'en ai un peu l'air , je n'ai pas un teint de lys & de rose , m'a tournure n'est pas élégante ; & soit mépris , soit oubli , soit incapacité , je ne me pique nullement de ce qu'on ap-

pelle belles manières , bon ton , galanterie. J'agis tout rondement , je m'exprime tant bien que mal , comme les mots viennent ; j'ai par fois la manie de raisonner , & je ne fais ni courbettes , ni beaux bras , ni complimens. Aux agrémens près , qui me manquent sans que j'y aye regret & que vous avez sans y prétendre , je vous crois du même fond de caractère. Tous ceux qui vous connoissent m'attestent que vous êtes ce que vous paroissez. Agissons en conséquence. »

Vous concevez , ma sœur , avec quelle attention je l'écoutois , & je prévois aussi bien avec quelle attention vous allez me lire. Pour ne pas vous faire languir ,

Desir de fille est un feu qui dévore ;

Je vous préviens que tout ce qui précède étoit déjà pour votre compte , & qu'il ne s'agira plus que de vous. Ne rougissez donc pas ; vous êtes seule. Je suppose du moins que vous aurez pris cette précaution , d'autant mieux que , toute modeste

que vous êtes , il est probable que vous vous ferez attendue à quelque chose. Paix; M. de Salny poursuit en ces termes :

« Si je ne veux pas me jeter à la tête d'une femme que j'aime autant qu'on peut aimer , ce n'est pas par la crainte de cette mortification qu'on attache communément à un refus. Je n'en vois point là : on peut ne pas se convenir & valoir son prix. Je refuserois une Reine , une Déesse sans lui manquer. Mais je craindrois d'avoir trop peu estimé celle que j'aime en lui offrant quelqu'un que je ne puis évaluer assez précisément pour sçavoir s'il est digne d'elle. En deux mots , Mademoiselle Adélaïde votre sœur est l'objet de tous mes vœux , est l'épouse que mon cœur a choisie ; pesez mes propositions , pressentez-la , & répondez-moi dès que vous en sçaurez suffisamment. Je ne confie mon secret qu'à vous ; mais je vous en constitue le maître : qu'il devienne le vôtre. Ne faites pas plus de complimens avec moi que je n'en fais avec vous. Ou-

bliez
refus
heur
heur
me c
pour
joind
que
sur le
confu
sulte
Il m'
fisse
Li
Adéla
qu'il
teau.
quera
arrivé
signifi
gez q
sage
les p
Tout

bliez que je serai inconsolable si l'on me refuse , parce que je n'aspire qu'à la rendre heureuse , qu'à être heureux de son bonheur , & que je ne suis pas assez sot pour me croire prédestiné & formé tout exprès pour cela. Habillez-vous & venez nous joindre. Je n'ai que faire d'une réponse que vous me donneriez de vous-même , sur le champ , par politesse & sans avoir consulté le seul oracle qu'il y ait à consulter. Je m'abandonne à votre sagesse. » Il m'a laissé , quelques instances que je lui fis pour le retenir.

Lisez , relisez la présente , ma chère Adélaïde. Nous nous hâterons le plus qu'il nous sera possible de revenir au château. Méditez votre réponse ; je ne manquerai pas de vous la demander à notre arrivée , ou plutôt vous me l'aurez déjà signifiée même avant de me parler. Songez que M. de Salny *s'abandonne à ma sagesse*. Tenez votre cœur en joie. Prenez les peines de ce monde en patience. Tout ne s'arrange pas comme on vou-

droit. Pardonnez le bavardage de votre frère ; ayez quelque indulgence pour l'excessive longueur de ses lettres , pour les assommantes inutilités dont il s'obstine à les remplir , & pour les importunes commissions dont il ne se charge que pour les laisser faire par d'autres. Embrassez encore une fois Victor en lui disant que c'est parce qu'il a été bien sage , puis entrez gravement dans la chambre de Madame d'Inange qui vous fera le plaisir de ne se douter de rien. Si elle soupçonnoit , par hazard , que vous ayez reçu une lettre , dites - lui nonchalamment : oui , c'est Bellefont qui m'écrit un tas de folies à son ordinaire.

Au cas que le malade prolongeât notre séjour ici , pourrois-je me flatter de recevoir quelques lignes de votre main ? oh ! non ; en effet , que m'écrieriez-vous ? à moins que ce ne fût quelques-unes de vos délicieuses plaisanteries au sujet de mon *amour sur parole* pour Mademoiselle Amélie ; car vous raillez ingénieusement sur

ces matières, & vous avez raison. Je suis
tout à vous, sans rancune.

L E T T R E X I I.

M. D'INANGE à Madame D'INANGE.

JIGNORE, ma chère Amie, si tu as
reçu ma précédente ; les lettres partent
d'ici & elles y arrivent fort inexactement.
Ma santé résiste très-bien aux fatigues
continuelles ; il semble même qu'elles me
fortifient. Nous avons fait d'assez bonnes
choses que les nouvelles publiques de ce
côté-ci ont un peu défigurées ; chacun son
métier : j'espère que de fidèles relations
parviendront au Ministre & au Roi.

L'ennemi est battu ; mais voilà pour la
troisième fois que je perds absolument
tous mes équipages. Les victoires valent
mieux ; ne regrettons rien : ma fortune
est comme mon sang, à l'Etat. J'ai
trouvé 16000 livres à emprunter sur mon

Billet d'honneur , pour me remonter tant bien que mal ; je manquois de tout , & tout se vend au poids de l'or. Je joins ici une note que tu donneras à mon homme d'affaires , afin que tout soit prêt avant l'échéance.

J'ai eu le bonheur d'être de quelque utilité dans la dernière expédition , & aujourd'hui les dépêches de la Cour nous ont appris que Sa Majesté a bien voulu se rappeler mon nom , & ordonner que mon fils eût une sous-lieutenance dans le corps où je sers : j'écris à ce sujet au Ministre qui m'honore de sa bienveillance. Des bruits confus de paix m'ont fait croire que nous nous embrasserions bientôt ; mais ils ont encore besoin de quelques coups de canon pour prendre un peu de consistance. L'homme d'affaires , d'après ce que je lui mande , te comptera sur le champ ce qu'il faut pour l'équipage modeste mais honnête de mon fils.

Le tems de son Gouverneur est près d'expirer , suivant notre accord. Epargne à ce galant-homme la peine d'une course

Inutile. Remercie-le , par écrit & de ta main , en lui témoignant notre satisfaction , & en prévenant l'intendant , envoie audit Gouverneur vingt-cinq louis de plus que ce qui lui sera dû au dernier terme de sa carrière ; que sa pension soit mise dans l'état de la maison sur le pied de 800 francs par année sa vie durant.

Ecris à notre fils de venir de son académie au château y attendre mes ordres , & se préparer à partir à vue de ma lettre , si je le lui commande. En ce cas , il ne devra prendre avec lui que Landron. Ce garçon est fidèle , zélé & intelligent. Ma prochaine pourvoira au reste .

Celle - ci te fera plaisir ; je voudrois qu'elle te parvînt le jour de l'anniversaire de ta naissance ou le jour de notre mariage ; pour ce dernier sur-tout, on la liroit à souper ; mais cela ne fera pas possible , il y a trop peu de tems. Mes amitiés à toute la famille. Que l'oncle trouve ici des assurances de mes sentimens pour lui. J'embrasse mes enfans l'un après l'autre en

leur recommandant d'être toujours obéissans à leur mère. Je suis tout à toi, ma chère amie.

LETTRE XIII.

MADAME D'INANGE À M. D'INANGE.

JE ne t'exprimerai pas, mon cher d'Inange, les tranges affreuses où je vis depuis quelques semaines; d'abord parce que tu ne veux pas qu'on t'écrive de tranges, & ensuite parce que les miennes ne sont pas de celles qu'on puisse exprimer.

Dans les autres campagnes, je garde, je relis toutes tes lettres, tu me mandois : — *Je me porte bien; nous eûmes hier six cents hommes de tués. — Je suis plein de santé; nous venons de nous emparer de tel poste l'épée à la main. — Je suis parfaitement guéri des blessures que je reçus le mois passé &c.* Maintenant ce n'est plus

ton style. — *Au moment d'une affaire qui menace d'être très-chaude, je t'écris à la hâte pour te prier qu'au cas que j'y reste....* Et après une pareille annonce, des tems infinis sans avis ultérieurs, pas un mot dans les gazettes; des récits qui se contredisent, des marches, des contremarches, & toujours à cinquante ou cent lieues de l'endroit. Enfin je respire, nous renaissions tous. Le ciel, un bon ange, un M. de Salny arrivé à point nommé de Paris ou de l'Amérique, nous apporte des lettres, nous procure une correspondance suivie, raisonnable, vraie, d'un M. d'Ucé son ami, qui pressure obligeamment pour nous tous les siens & qui en tire ce qu'ils peuvent sçavoir de cette maudite guerre; pour comble de bonheur, voici qu'on me remet ta lettre.

De combien de larmes je l'ai baignée! Ne me les reproche pas, mon ami; ton terrible honneur ne peut s'en fâcher: ce sont des pleurs de joie... Hélas! c'étoit au moment du départ de ta lettre que j'a-

vois lieu d'être joyeuse. Je n'existe que dans le passé. L'instant d'après n'aura-t-il pas ouvert pour ta Claire une source intarissable de larmes.....Mais si je partage ta gloire, il m'en faut mériter ma part. Je ne la vole pas. Je ne dois pas gémir de ce qui t'illustre & de ce qui te rend, s'il est possible, plus cher à mon cœur.

Je t'ai nommé M. de Salny ; c'est une connoissance que tu feras très-content de faire. Précieuse *recrue* pour toi en fait d'estime & d'amitié. Il est depuis deux mois aux environs d'ici, présenté dans les meilleures maisons, peu curieux de se produire, honorablement accueilli partout. Nos amis & parens me l'amenèrent il y a trois semaines, la sur-veille du jour où tu aurois voulu que je reçusse le paquet qui ne m'est parvenu que tout à l'heure, tant les postes d'Allemagne sont désespérantes. J'appris hier qu'il est François, Européen ; je le croyois Créole. Il approche des quarante-cinq ans, s'il n'en a davan-

sage. Il me paroît doué d'une sensibilité à laquelle je ne vois rien de comparable ; il faut l'avoir vu , l'avoir écouté pour concevoir qu'un homme puisse la porter aussi loin. Mon oncle en fait le plus grand cas ; Bellefont en est enthousiasmé. On le dit très-opulent , son extérieur est l'image de son âme , il est très-simple. La terre de Salny est en Bourgogne.

M. d'Ucé de Paris est son assidu correspondant , & nous comble de politesses à son occasion. Mon oncle a beaucoup connu autrefois Messieurs d'Ucé père & fils. Adélaïde , qui s'est trouvée ici pendant les dix - huit ou vingt jours que M. de Salny a passés avec nous , lui a inspiré des sentimens que je ne crois pas être sans quelque retour ; du moins ai-je observé qu'elle le loue plus volontiers quand on n'a pas l'air de penser à elle , & qu'elle rougit lorsqu'on le loue en la regardant. Ma prochaine t'en dira peut-être un peu plus. Mon frère & lui sont le corps & l'ombre , inséparables. Je pense , avec

notre oncle, que Bellefont ne ſçauroit qu'en profiter beaucoup.

L'homme d'affaires prendra ſes meſures relativement à ta note, & j'ai déjà mandé à notre fils de venir. Landron eſt enchanté, il voit bien que tu te connois en mérite; il ſeroit mort de chagrin ſi quelque autre que lui eût ſuivi Caſimir à l'armée, & ſes récits d'eſcarmouches & de convois ont recommencé de plus belle à ce propos. Ce n'eſt que ſamedi que part la poſte, la préſente que je fermerai alors t'apprendra que toutes tes commiſſions auront été faites.

Caroline devient chaque jour plus belle, & elle n'en a pas le moindre ſoupçon. M. de Salny l'a fait peindre en Brune, & cette figure s'eſt trouvée trait pour trait celle de la fille de ſon ami M. d'Ucé, d'Amélie dont Bellefont ne ceſſe plus de s'entretenir avec ſon nouveau Mentor.

Quel plaifir me cauſe d'avance l'idée de revoir, d'embraffer mon cher Caſi-

voir ! mais avec quelle douleur je réfléchis
 qu'après l'avoir embrassé il faudra le voir
 aussi partir pour la guerre d'où peut-être
 il ne reviendra jamais ! Ah ! les Rois &
 les Ministres pensent-ils aux pauvres cœurs
 des mères ? ... J'essuyé mes yeux & je con-
 tinue ma lettre. En te rendant compte de
 l'exécution de tes volontés , de l'état ac-
 tuel de la famille , en te suppléant ici de
 tout mon pouvoir , il me semble que je
 sers la patrie & que je te prouve toujours
 plus mon amour.

J'ai remercié pour toi & pour moi ce
 digne Gouverneur , & je lui ai fait tenir
 la gratification que tu lui destinois. L'im-
 patience de revoir mon fils ne me per-
 mettoit pas d'attendre un courrier. Je suis
 si peu certaine de le posséder long-tems ,
 ou plutôt je suis si convaincue qu'on ne
 me le laissera que peu de jours , que j'en
 ai gagné tout ce que j'ai pu à l'aide d'un
 exprès. On en expédie pour de bien
 moindres intérêts. Casimir est en route

Il me le mande au bas de la réponse du Gouverneur.

Cet honnête-homme oublie dans sa reconnaissance toute celle que nous lui devons jusqu'à la mort. Sa lettre que je te garde, te confirmera dans toute ton estime pour lui. Il a passé une partie de la nuit à l'écrire & l'appèle le dernier service qu'il a le bonheur de nous rendre. Au nombre des observations qu'il nous communique sur le caractère de notre fils, il en est une que je ne dois pas différer à te faire lire au moment où notre enfant passe sous ton inspection directe & dans un état qui pourroit favoriser trop des inclinations auxquelles il faut mettre de justes bornes.

Il remarque donc qu'il ne connoît en notre cher fils, aucun vice quelconque, aucun penchant qui ne soit louable; mais il craint que son honnêteté rigide, sa bravoure & son extrême vivacité combinées ne le rendent trop prompt à s'irriter contre ceux qui lui paroîtront moins délicats,

moins circonspects , moins vertueux qu'il sent qu'on doit l'être , à s'indigner trop manifestement d'une action condamnable ou d'un méchant propos. « Mais , ajoutet-il , l'usage du monde , la fréquentation des personnes âgées & raffises , tempèreront cette subite effervescence qui indique un excellent fond , & sans le réconcilier avec le mal qu'il hait , lui inspireront plus d'indulgence pour ceux qui ont le malheur de s'y laisser entraîner. » Ma tendresse alarmée accueille tout ce qui est conseil , ma confiance en toi me porte à te dire tout & à m'en remettre ensuite à ce que tu jugeras nécessaire.

La partie adverse de mon oncle use ou , pour mieux dire abuse de son droit de *committimus*. Il vient de recevoir l'avis d'un appel qui lui donne de l'humeur. Les privilèges deviennent donc aussi l'arme du fourbe contre ceux qui n'ont pour eux que l'équité ? On ruinera M. de la Vaudière pour lui démontrer qu'il a tort , & il n'aura plus de droit lorsqu'il sera ruiné,

Il s'obstine à vouloir aller à Paris solliciter lui-même son affaire ; il prétend y avoir des protecteurs. Nous en avons discouru longuement ensemble lui & moi depuis qu'il se doute des intentions de celui qu'il nomme assez singulièrement, selon moi, son *Défendeur*. Ses calculs & les miens diffèrent de beaucoup. Dieu veuille qu'il n'aille pas dépenser ce qu'il a, en poursuivant ce que ses petits neveux n'auront ni ne souhaitent. Nous nous réunissons tous pour le prier de tenter la voie d'un accommodement. Ce qu'il négligerait pour lui, il met un point d'honneur à le défendre pour nous ; & puis la justice, le droit de succession, la loi, l'*ab-intestat*, mille choses que je n'entends pas mieux qu'Arlequin sauvage. Qu'on traduise ces mots de jurisprudence, & les principes de mon oncle & les tiens, mon bon ami, se ressembleront comme deux gouttes d'eau ; c'est la même invariabilité de caractère.

Il fait déjà ses arrangemens de voyage ;

de séjour. Adélaïde en fera , si mes instances ne triomphent de celles de l'oncle auprès d'elle que Bellefont appuye de tout son crédit.

Adieu , cher ami , cher époux ; ménage ta santé autant qu'il te fera possible. N'expose pas imprudemment une vie qui est celle de tes enfans & de leur mère. Nous t'en supplions tous ensemble & nous pleurons en t'adressant cette prière que ton courage & ton devoir te feront oublier ; je te la réitère cependant au nom de toute notre famille dont je suis entourée au moment où je t'écris. Notre unique recours est en Dieu , que nous invoquons avec la plus ardente ferveur , en le remerciant de t'avoir conservé jusqu'à ce jour. Jusqu'à ce jour ! hélas ! je ne puis qu'espérer de l'apprendre dans deux ou trois semaines. Patience ; résignons nous. Ta solide piété est l'une de mes grandes consolations. Nos enfans t'offrent leurs respects, Adélaïde ses amitiés. Mon oncle est très-sensible aux témoignages que tu

lui donnes de ton attachement , & te
chérît de tout son cœur.

Tu ſçais que tu règues dans l'âme de
ta fidèle épouſe & amie

CLAI RE.

LETTRE XIV.

M. D'UCÉ à M. DE SALNY.

Vous trouverez ici , Monsieur , copie
des lettres que j'ai reçues d'Allemagne.
Vous voudrez bien préſenter mon humble
hommage à Madame d'Inange , & en me
rappelant au ſouvenir de M. de la Vau-
dière , dire à ce reſpectable ami de mon
père que j'ai hérité des ſentimens que
celui-ci aimoit tant à lui prouver.

Rien n'eſt plus étonnant que la reſſem-
blance du portrait que vous m'avez en-
voyé. Je l'ai fait voir à l'un de nos pre-
miers peintres en miniature , & ce n'a été
que papier ſur table que je lui ai perſuadé

que ma fille n'a jamais été aperçue de celui qui l'a peinte. Il l'a copié pour moi , & je vous renvoie l'original en vous conjurant d'avoir la complaisance de faire présent à Amélie du portrait de Mademoiselle d'Inange , de la même grandeur & de la même main , si vous pouvez obtenir cette grâce pour laquelle nous vous aurons la plus vive reconnoissance. La singularité peut-être unique de pareils rapports , & vos amicales instances détermineront , je l'espère , ces Dames à nous faire ce cadeau. Vous pourrez répondre que ce souvenir flatteur ne fera jamais compromis en aucune manière ; il sera la plus intéressante pièce de ma collection de curiosités , de raretés naturelles.

Je viens d'apprendre avec un véritable chagrin , que le fatal jeune homme dont vous parle ma précédente , est lié à plusieurs de ces scélérats contre lesquels on ne sçait que trop qu'il n'y a pas de loix ; & qu'on lui attribue une conduite révoltante , jusqu'à des crimes horribles. Je

voudrois bien qu'on se fût trompé & que ce ne fût pas lui. L'espèce de solitude que je me suis faite au milieu de la foule qui m'entoure , me met hors d'état de vérifier ce que je n'entends d'ailleurs le plus souvent que lorsqu'il n'en est plus question en ville. Qu'il est heureux pour nous qu'un personnage de cette réputation ait renoncé à ses poursuites ! En vérité , Monsieur , les monstres dont vous vous plaigniez avec tant de raison , ne sont , dans leur genre , ni si atroces ni si dégoutans que le sont ici les coryphées de ce qu'on nomme la bonne compagnie , si ce qu'on m'en dit n'est pas exagéré.

Pourriez-vous dans huit mois , à dater d'aujourd'hui , avoir 60,000 livres à Saint-Domingue ? Si j'ai bien compris vos derniers arrangemens , je crois que cela est dans votre plan de rentrées. Ainsi , en suivant le cours de vos idées vous vous trouveriez m'avoir rendu service. Votre réponse à ce sujet , ne sçauroit être trop

prompte , & réglera ma conduite. Vous voyez que je compte sur votre amitié.

Vous me rendez la justice de ne point douter un instant que je ne souscrive d'avance à toutes les idées que vous suggérera pour mon Amélie l'affection dont vous nous honorez , & que je ne fusse transporté de joie si je voyois un jour la félicité de cet enfant être votre ouvrage.

Je relis souvent vos réflexions sur les différentes suites de l'éducation en ma fille & en Mademoiselle Caroline , & je sens qu'elles ajoutent au petit recueil de mes expériences morales , assez pour influencer en bien sur ma conduite à l'égard d'Amélie. Son entière confiance en moi , son indicible bonne - foi filiale (si ces mots peuvent vous retracer ce que vous aurez entrevu de son caractère) me portent à penser qu'elle profitera autant & plus que moi de vos observations ; c'est vous annoncer que je les lui ai communiquées. Nous n'apprenons bien qu'ensemble les vertus qui doivent lui être utiles. La difficile

râche pour un père , & sur-tout dans la capitale , que l'éducation d'une fille même du plus beau naturel ! Une mère , en province , à la campagne... Mais que me serviroit de gémir sur des impossibilités !

En vain je me débats de toutes mes forces contre les affaires ; j'en fabre quelques - unes , j'écrase la graine d'un millier d'autres ; elles pullulent autour de moi à me faire perdre patience. On m'a détourné plus de dix fois tandis que j'écrivois la présente. Quand pourrai-je me livrer tout entier à l'amitié & à la nature ! Si c'est dans la vue de jouir qu'on travaille , d'interminables travaux sont une choquante absurdité. Eh ! quelles affaires encore ne nous mettent pas dans le cas d'éprouver ou de voir de trop près la fourberie & la bassesse humaine ? Mon esclavage finira un jour , & ce jour me donnera sans comparaison plus de plaisir que je n'aurai dévoré de peine , si ma chère Amélie , un époux aimé d'elle , leur famille & moi , nous pouvons nous réunir

réunir sous les yeux de l'homme respectable qui nous permit de nous nommer ses amis. En attendant cette époque , au défaut de votre société , vos lettres me deviennent toujours plus indispensables ; & quand en les ouvrant je ne les trouve pas d'un certain nombre de pages , je m'attriste avec raison d'une perte réelle : c'est comme si j'avois le bonheur si souhaité d'être avec vous , & qu'un importun me privât de votre entretien.

Je vous fâcherois si je vous disois quelle autre crainte vient redoubler ma tristesse ; & je me hâte de vous attester que tous mes sentimens triomphent aussi - tôt de cette crainte injurieuse aux vôtres pour nous. La monotonie de mon existence , l'espèce de nullité morale où mes occupations quotidiennes absorbent la plus grande partie de mon tems , ne me fournissent rien qui puisse vous intéresser , & ce n'est que de ses intimes relations avec votre âme que la mienne peut recevoir

I. Part.

F

de ces émotions qui l'avertissent qu'elle tient à la société.

Vous ne sçavez jamais combien je vous suis obligé même pour ce dévouement absolu avec lequel je ferai toute ma vie , &c.

P. S. Votre dernière pouvoit , d'après sa date , me parvenir un ordinaire plutôt. Si vous ne l'avez envoyée trop tard à la poste , il faut qu'il y ait à cette perte de tems une cause que je ne devine pas , mais que je voudrois éclaircir. Je ne puis m'ôter de la tête que cette lettre ait été ouverte & adroitement refermée avant de m'être remise. Raymond me déplaît , ce ne fera pas lui qui portera celle-ci , j'en chargerai mon valet-de-chambre en lui recommandant de se taire. — *Circuit quarens quem devoret.* — Une mère n'a point ou n'a que peu de correspondance... Mais que veut-on ? je m'y perds. Peut être ai-je trop écouté une imagination blessée.

Jugez
l'heure
moi v
quelq
rende

M.

M.
long-te
voir au
& vos
tems ou
retient
néglige
la liber
suadere

Jugez vous-même , rappelez-vous le jour ; l'heure ; observez mes lettres & adressez-moi votre première sous le couvert de quelque ami , en exigeant qu'on me la rende en main propre.

LETTRE XV.

Mademoiselle ADÉLAÏDE

à M. BELLEFONT.

MON CHER FRÈRE ,

M. Brivone est rétabli depuis très-long-tems , & vous ne revenez pas nous voir au château , malgré vos promesses , & vos lettres ne nous disent rien ni du tems où vous reviendrez ni de ce qui vous retient en ville ! Je ne sçais si une pareille négligence tient à ce que vous appelez *la liberté fraternelle* ; mais vous nous persuaderez difficilement que cela soit de la

complaisance, de l'amitié, ou de la politesse.

J'ai reçu votre première & dernière, & au lieu de rentrer gravement chez ma sœur, je suis entrée assez gaiement, ne vous déplaît, chez notre oncle avec qui elle parloit de procès. Lorsqu'elle m'a vue, tenant votre épître d'une main & Victor de l'autre, elle n'a pas cru devoir ne se douter de rien pour me faire plaisir, elle m'a fait, au contraire, le plus grand plaisir en se doutant presque de tout, tandis que mon oncle lisoit des yeux, sans mot dire, la lettre que je lui avois d'abord remise. Sa réponse, qui pour le moment sera aussi la mienne, mon cher frère, fut : *Nous verrons ; cela mérite qu'on y pense & beaucoup.* Il me parla ensuite du dessein qu'il venoit d'arrêter définitivement d'aller à Paris & de m'y mener. Ma sœur a protesté contre l'une & l'autre partie de ce dessein. Après-demain arriveront des paquets impatiemment attendus qui donneront lieu à un

grand
êtes
qualit
Si
compl
faire
m'ent
recept
êtes p
compt
pas qu
que vo
répond
qu'il n
votre
à rend
tout au
que vo
vous in
ment !
ce qu'o
Qu'i
cher Be
tems en

grand conseil fixé à vendredi , auquel vous êtes sommé de venir assister en votre qualité d'excellente tête.

Si je ne vous charge pas de tous les complimens que chacun ici me prie de faire à M. de Salny , c'est (tâchez de m'entendre) parce que j'imagine qu'en recevant ses confidences , vous ne vous êtes pas engagé à lui en faire pour le compte d'autrui. Vous ne croirez donc pas qu'il soit indispensable de lui dire ni que vous m'ayez écrit ni que je vous aye répondu. Tout le monde est si occupé ici qu'il n'y a que moi qui puisse réexpédier votre commissionnaire. Des complimens à rendre , rien ne seroit plus simple pour tout autre que vous ; mais vous ne voyez que vos idées dans celles des autres , & vous interprétez les choses si singulièrement ! En vérité l'on ne sçait avec vous ce qu'on doit ou exprimer ou taire.

Qu'il me tarde de vous revoir , mon cher Bellefont ! nous passerons si peu de tems ensemble avant mon départ , que vous

devriez bien arriver au plutôt. Les préparatifs de ce voyage m'occuperont beaucoup. Si vous en étiez , vous pourriez juger par vous-même d'une ressemblance que je vous suppose quelque envie de vérifier comme amateur & connoisseur de peinture. Je ne toucherai pas cette corde ; elle en feroit résonner une autre que vous pincez quelquefois...

Adieu. Venez donc vite , venez puisque vous écrivez si peu , & amenez-nous compagnie pour qu'on cause ici d'autre chose que de procès & de batailles.

Comptez sur l'amitié de votre sœur

A D É L A Ï D E.



à M

Ar
avant
griffon
lante
ait ja
feroit
démie

Vo
où j'a
Salny
Le de
fortifi
quelq
ces fri

L E T T R E X V I.

M. B E L L E F O N T

à Mademoiselle A D É L A Ï D E.

M A S Œ U R ,

Arrivé au château quelques heures avant nous, Henri vous remettra ces lignes griffonnées sur le coin d'une table branlante , avec la plus mauvaise plume qu'on ait jamais taillée, si elle est taillée, ce qui feroit une question à proposer à une Académie.

Votre lettre m'est parvenue au moment où j'allois acheter des chevaux pour M. de Salny , chez le plus rusé des maquignons. Le départ de notre oncle m'épargne une sottise , me fait rompre un marché que quelques louis de plus auroit conclu ; avec ces fripons le premier mot engage, & vou-

loir faire emplette c'est leur devoir déjà de l'argent. Je rejoins mon compagnon, & nous partirons aussi-tôt qu'il nous sera possible.

Ne grondez pas, Adélaïde. Humeur douce & égale, c'est l'un des premiers charmes d'une femme, disoit hier quelqu'un que vous estimez pour le moins autant que vous le témoignez. Ainsi ne grondez pas. Le Chanoine se porte comme le pont-neuf; il n'y a pas là de quoi se mettre en colère; il fait son métier. Mais nos amis nous ont entraînés en diverses parties qui se sont liées de si près qu'elles ne nous ont pas laissé un instant pour former le projet de revenir au gîte. J'avouerais même, avec mon cynisme ordinaire, que j'en ai amené les occasions pour mettre à quelque épreuve certaines gens qui trouvent fort singulier qu'on ait de l'impatience. Tâchez de m'entendre.

Quant aux affaires, je présufois bien que vous y penseriez, même beaucoup, & je n'étois pas fâché de vous en donner

le tem
mens,
prévi
fera le
qui, se
plus fa
pour le
ferez a
ou sans
car voi
roit en
Mil
des no
pas ét
dant l
votre
rire d
faite
quoiqu

le tems. Au reste, j'ai fait vos complimens, sans vous compromettre. Je vous préviens en toute hâte que M. de Salny fera le voyage de Paris avec nous, ce qui, selon mes petites lumières, rendra plus facile pour vous & moins intelligible pour les autres, la réponse que vous me ferez au premier abord, en me parlant ou sans me parler, comme vous voudrez; car votre réponse *pour le moment* ne sçauroit en être une pour toujours.

Mille amitiés à tous. Nous apportons des nouvelles fraîches. Ne vous engagez pas étourdiment à rester au château pendant l'absence de notre oncle & celle de votre cher frère. Mais vous allez bien rire de cette prière; aussi vous l'ai-je faite pour rire. Tout à vous, ma sœur, quoique connoisseur en peinture.



L E T T R E X V I I.

M. DE SALNY à M. D'UCÉ.

OUI, mon ami, oui sans doute, les 60,000 livres seront là au tems indiqué, & trois & quatre fois autant, là ou ailleurs au premier signe, pour peu que cela vous convienne. Votre confiance me prouve votre amitié.

A ce remercîment, je joindrois presque un reproche, & je crains bien que vous ne le méritiez. Votre dernière que j'ai relue m'annonce que vous avez des peines & me l'annonce sans nulle confidence. Réparez vîte une faute si grave en me faisant part de tout ce que vous souffrez; car à chaque ligne je me suis dit: d'Ucé est malheureux. Or vos détails ne seront jamais plus désolans pour moi que ce que j'imagine sans rien connoître, que

vosre penchant à trop mal augurer de tout & à trop craindre les hommes. J'espère que vous ne ferez pas du nombre de ceux en qui l'âge augmente ces dispositions habituelles ; elles n'ont pas de meilleur remède que des confidences faites à un ami.

Votre observation sur le retard d'une de mes lettres & sur son cachet proprement rajusté, m'a porté à revenir sur le passé. C'est la première fois de ma vie que j'y reviens par un aussi humiliant motif que la méfiance qui me fut toujours étrangère. Aucune de mes lettres n'a été mise trop tard à la poste, & deux des vôtres ont été retardées. Il m'a pris une fantaisie que je n'avouerai qu'à vous, & je n'y ai pas succombé sans sentir que je rougissois quoique je fusse seul. J'ai appliqué une excellente loupe de fleuriste au cachet de votre dernière, & je crois y avoir apperçu deux espèces de cire dont l'une s'est mal mêlée à l'autre dans l'empreinte faite en dernier lieu. Pouvant me

tromper j'ai tort de vous mander ce que je crois. J'étois si content de m'instruire lorsque je n'appliquois cette loupe que sur les tuniques diaprées de mes fleurs ou sur des insectes qui sont vils aux yeux des hommes ! Mais ne nous prévenons pas facilement. L'erreur est encore plus commune que la fourberie , & la prudence & l'honnêteté excluent également tout jugement téméraire.

Cette lettre-ci vous parviendra sous le couvert de Madame de Saint-Phar , que je prie de vous la faire remettre par quelqu'un de confiance. Ne chargez que votre valet-de-chambre d'expédier celles que vous m'écrirez , & tenez les yeux ouverts sur ce Raymond que je ne me souviens pas d'avoir vû chez vous. Il seroit cependant bon d'avoir d'autres lumières avant de laisser transpirer des soupçons ; car enfin quel pourroit être le but d'une infidélité de cette espèce à l'égard de notre correspondance qui n'excite la curiosité de personne ?

Je
rive i
trop a
infini
lettres
quelq
No
font &
jours
avait
pillé d
en par
pas la
rompre
M. le
mante
du ch
notre
Kiosq
grande
& sur
en pos
des en
ment.

Je reprends le fil du récit de ce qui m'arrive ici ; l'intérêt que vous y prenez ajoute trop à mon bonheur pour ne pas m'être infiniment plus nécessaire encore que mes lettres ne peuvent vous le devenir jamais, quelque tendre ami que vous soyez.

Nous revînmes hier au château , Bellefont & moi , après une absence de quinze jours , dont la maladie de M. Brivone en avoit pris huit , & dont le reste a été gâpillé de côté & d'autre en repas priés & en parties qui se tenoient ensemble à ne pas laisser une minute au projet de les rompre. Jeudi dernier , nous étions chez M. le Président de Griffol , dans sa charmante terre de Champcyr ; nous prenions du chocolat , le matin , une heure après notre arrivée , dans un Belveder ou Kiosque d'où la vue s'étend sur deux grandes routes extrêmement passagères , & sur un village où l'on ne passe guère en poste que pour arriver à quelques terres des environs. Un Abbé qui dans ce moment tenoit un petit télescope , l'un des

mèbles de ce Belveder , apperçut au loin beaucoup de poussière , un courier , une voiture suivie de plusieurs domestiques courant à bride abattue. Tout cela étoit encore à près de trois lieues de nous.

Chacun voulut lorgner & deviner. Qui est-ce ? d'où viennent-ils ? où vont-ils ? — Ils viennent de la ville , dit l'un. La voiture & les gens sont si poudreux , observa le Président , que je crois qu'ils n'auront fait qu'y changer de chevaux. Quand ils seront vers ces trois arbres nous sçaurons de quel côté ils tendent. Ils enfilent un chemin de traverse ; je ne les vois plus , ce hameau me le cache. — « Pourvu que ce ne soit pas chez moi qu'ils mettent pied à terre , dit un veillard de la compagnie , M. le comte de Blansac ; je n'attends qui que ce soit. Mes connoissances n'accourent pas de si loin , n'ont point de dormeuse , ne vont pas ce train de fou ; cela ne pourroit être que des fâcheux , tant gens que bêtes. Le

sentier qu'ils ont pris ne laisse cependant aucune alternative. Ah ! dit-il , j'oubliois ma nouvelle voisine. On a raison de soutenir que tout a son bon côté. Son souvenir me tranquillise maintenant ; j'avois cru qu'il ne pouvoit que m'impatienter. J'ai pourtant tort de m'impatienter de ce qui durera si peu. Elle a pris une fin de bail ; elle ne fera pas là plus d'un an. Quelque besoin bien urgent de boucher l'univers pendant trois saisons. J'ai la manie d'être tourmenté de la seule idée de gens qui ne voient pas leurs voisins & qui ne vivent pas comme tout le monde. Ce que je puis dire sans malignité , c'est que c'est la femme de trente lieues à la ronde qui reçoive le plus de lettres & qui en écrive le plus. » — On lui fit quelques questions au sujet de cette voisine ; il y répondit en homme d'esprit qui n'aime pas à achever certains portraits. La curiosité parut se contenter de légers propos qui ne furent pas approfondis.

Le soir nous apperçûmes dans les cours un postillon en veste rouge galonnée , que l'Abbé reconnut pour celui qui précédoit la voiture. On le fit sonder par les domestiques de la maison. C'étoit un garçon des environs qui se trouvant sans condition à Paris , étoit entré au service d'un Comte de Perganne , peu de tems avant le départ de ce Seigneur , & qui avoit été recherché , choisi , préféré comme connoissant parfaitement ces endroits ci : vous concevez que le petit homme est inodeste. Son maître a été reçu avec des transports de joie par une Comtesse sa cousine. L'un des valets du Président est parent de ce postillon , ce qui lui a procuré sa visite. Peut-être le desir de sçavoir les noms de ceux qui composoient notre société , entroit-il pour quelque chose dans cette politesse ; car le postillon s'est fait répéter nos noms assez souvent pour les retenir ; il s'est même informé si nous séjournerions long-tems dans ces quartiers. Son parent & lui sont allés boire au

villag
croya
tion ;
un pe
la ma
paten
puis

To
ma vi
je ne
l'idée
des v
cire d
rupt
dont
votre
rir. C
roien
finem

Co
je me
tite f
de la
bien

village ; le voyageur avoit payé le vin croyant payer en même-tems la discrétion ; mais le valet étant rentré seul & un peu gai, il a redit en confidence à toute la maison les innocentes enquêtes de son parent *Jeannot* qui s'appèle *Germain* depuis qu'il a vu Paris.

Tous ces riens auxquels je n'aurois de ma vie fait aucune attention, se joignent, je ne sçais pourquoi, dans mon esprit à l'idée du retard de ma lettre, du retard des vôtres ; à celle des deux espèces de cire dans le même cachet ; à celles de corruption, de rapt, d'incendie, d'intrigue, dont parle une de vos dernières. Je gagne votre mal au lieu de travailler à vous guérir. Ces importantes découvertes pourroient fort bien n'être que des chimères finement cousues à d'autres chimères.

Comme je craignois d'être interrompu, je me suis hâté de vous croquer cette petite scène épisodique, en me proposant de la terminer par la prière de vouloir bien me parler un peu de M. le Comte

de Perganne , afin que je n'aye pas tout-à-fait l'air de tomber des nues ; & en me réservant de causer à mon aise du reste.

Avant de revenir à ce qui se passe au château , je vous dois quelques faits préalables qui vous mettront au courant. J'ai confié franchement à Bellefont que je ne serois heureux qu'en épousant sa sœur , & je l'ai chargé de pressentir si mes vues ne déplairoient pas. Il a écrit , on a répondu ; j'ignorois le contenu des lettres & je n'osois m'en informer , lorsque nous sommes arrivés chez Madame d'Innange.

L'oncle de Bellefont est sur le point de se rendre à sa campagne avec Adélaïde , pour y donner ses ordres & de là partir pour Paris en repassant par ici. Bellefont & moi nous serons probablement de l'un & de l'autre voyage. Cet oncle , M. de la Vaudière , est un de ces hommes dont l'éducation est épuisée. Les dames n'étoient pas encore visibles lorsque nous arrivâmes ;

nous
de M
lais
à l'on
neveu
« n'e
dema
qu'on
ter ,
confu
n'ai p
ont i
vit-il
pres
suppo
pinio
faire
réess
sons
tuell
fans
cond
Be
faute

nous allâmes tout de suite dans la chambre de M. de la Vaudière , où Bellefont me laissa presque aussi-tôt. Je communiquai à l'oncle mon projet à l'égard de son neveu & de Mademoiselle Amélie ; — « n'en avez-vous pas un autre aussi , me demanda-t-il en souriant ? — Il en est qu'on ne propose pas seul & sans consulter , lui répondis-je. — Eh ! bien , dit-il , consultez-moi donc ; je suis le seul qui n'ai pas encore donné mon suffrage ; tous ont ici opiné du bonnet. Mais poursuivait-il , je prétends juger d'après mes propres lumières , & je ne veux pas qu'on suppose à tort que je sois entraîné par l'opinion d'autrui. J'aspire d'ailleurs à me faire un mérite particulier auprès des intéressés , du parti que je prendrai ; passons dans le salon où la famille est actuellement rassemblée. » Sans attendre , sans écouter ce que je balbutiois , il me conduisit au salon.

Bellefont qui s'y étoit déjà rendu , me sauta au col. Je saluai respectueusement

Madame d'Inange qui me comble de politesses affectueuses ; & voyant qu'Adélaïde , les yeux baissés & presque tremblante , ne pouvoit qu'à peine prononcer quelques mots sans suite en réponse à ce que je lui disois d'une voix tout aussi peu assurée : — « Je vous conseille , s'écria M. de la Vaudière , de vous exprimer par signes. Pour moi , qui n'ai pas perdu le don de la parole , je vous déclare , M. de Salny , que vos propositions nous sont fort agréables à tous , & que nous ne doutons pas qu'une plus grande intimité ne nous fasse encore plus souhaiter le jour où se formeront des nœuds dont nous nous tiendrons honorés & dans lesquels nous prévoyons le bonheur d'Adélaïde. »

Ah , mon cher d'Ucé ! c'est mille fois plus que la beauté , ce charme ineffable qui se répandit sur toute la personne de la vertueuse & sensible Adélaïde , & qui me ravissant hors de moi , fit comme disparaître le monde entier à mes yeux ,

lorsque
je que
à la ti
ne me
nées r
esprit
quel v
premi

Vou
d'Agr
ment
a écar
du gé
avide
roissan
incess
rende
ou po
par l
fante
les v
excite
gnan
l'autr

lorsque je portai mes levres sur une main
 je que sentoís s'abandonner sans résistance
 à la timide pression de la mienne. Vous
 ne me raillerez point, mon ami; mes an-
 nées ne contrasteront point dans votre
 esprit avec l'image d'un sentiment au-
 quel vous sçavez que je me livre pour la
 première fois de ma vie.

Vous n'avez pas oublié nos conversations
 d'Agra; vous vous rappelez cet enchaîne-
 ment, je ne dirai plus de malheurs, qui
 a écarté de mon cœur toute impression
 du genre de celles dont la jeunesse est si
 avide, ces passions qui la rongent en pa-
 roissant l'animer, & qui lui promettent
 incessamment une volupté dont elles la
 rendent incapable. Par un jeu du hazard,
 ou pour m'exprimer avec plus de raison,
 par les soins d'une Providence bienfai-
 tante, j'ai toujours rencontré ensemble
 les vices que j'abhorrois & les appas qui
 excitoient mes desirs. De cette répu-
 gnance & de cet attrait mitigés l'un par
 l'autre il est résulté en moi une hésitation,

une apathie où la répugnance dominoit ; ce qui en faisoit aussi-tôt un salutaire mépris.

Vous souvient-il des réflexions que vous suggéra ma fuite de chez l'Espagnole Francisée qui étoit si sûre que je ne lui échapperois pas ? Vous me nommiez alors le farouche Hypolite. Je ne me vante pas d'un premier pli donné à mon caractère par des circonstances que je ne dirigeois point ; mais c'est de tout mon cœur que je m'en félicite aujourd'hui. Lorsque mon jugement est dans toute sa force , je savorer les tardives prémices d'un plaisir que je crus toujours inséparable des vertus. Ce seroit un récit assez piquant , je le supposerois même instructif pour la jeunesse , que celui de cette suite de faits , d'incidens comme choisis exprès , qui a suspendu en moi des développemens que tout précipite en tant d'autres. Si jamais j'ai un fils , j'écrirai pour lui un petit ouvrage que j'intitulerai : *Secrets pour aimer tard afin d'être plus heureux en aimant.*

J'a
de r
avant
pour
augm
goûte
amiti
vous.

L

J
bon
hâte ,
jugem
veux
possib
route
allez
peut
rien

J'aurai, selon toute apparence, le tems de recevoir lettre & réplique de vous avant que nous nous mettions en route pour aller vous voir ; riante idée qui augmente sensiblement la joie que je goûte. Adieu, mon cher d'Ucé ; mes amitiés à Mademoiselle Amélie. Tout à vous.

L E T T R E X I I I.

L E M Ê M E A U M Ê M E.

JE n'attends pas votre réponse, mon bon ami, pour rétracter ici en toute hâte, parce que la poste presse, un faux jugement, une demi-calomnie dont je veux décharger ma conscience le plutôt possible, par le plus formel désaveu de toute interprétation défavorable. Vous allez être bien étonné des préventions que peut concevoir un homme qui ne hait rien tant & qui se flatte d'avoir le sens-

commun. De quels écarts , de quelles inductions forcées devient capable un cerveau échauffé par l'ardeur d'un autre cerveau qui est à une grande distance ! Mais ce que je crains pour vous dérange ma logique, & vos frayeurs me font illusion. Cette illusion redoubleroit vos frayeurs si je n'y mettois ordre. Au fait.

L'homme au courier , à la chaise de poste , au postillon interrogateur , n'a pas plus de rapport avec celui que j'avois fourré dans le même rêve avec vos lettres retardées & vos cachets mal refermés , qu'il n'en a avec le Dalai-Lama & ses paquets de reliques. Brûlez ma lettre d'avant-hier comme atteinte & convaincue du crime que j'ai le plus en aversion. Voici bien autre chose , & ceci est vrai.

Nous sortions de table quand nous avons vu descendre au bas du perron , de cette même voiture moins poudreuse , au milieu de gens mieux vêtus , M. le Comte de Perganne qui s'étoit fait annoncer ce matin sans se nommer , son valet de

de p
seign
dem
bon
midi
mett
M. d
sage
maître
M
dilige
mier
les ex
d'un
a eu l
été q
s'est v
semen
une p
qu'une
lent cr
que ce
la viva
d'une
I, J

de pied ayant dit simplement qu'un jeune seigneur arrivé de l'armée d'Allemagne demandoit si Madame d'Inange trouvoit bon qu'il vînt en personne dans l'après-midi lui présenter ses respects & lui remettre en main propre une lettre de M. d'Inange. Vous jugez combien le message du valet a été agréé & comment son maître a été reçu.

M. le Comte a fait la plus étonnante diligence, pour être, a-t-il dit, le premier à apprendre à une si estimable famille les exploits vraiment glorieux d'un époux, d'un père chéri, & les honneurs dont il a eu le plaisir de le voir décorer. Ce n'a été qu'avec le plus grand regret qu'il s'est vu retenu, malgré tout son empressement, ces trois derniers jours-ci, chez une parente où il croyoit ne s'arrêter qu'une heure, & où il lui a pris un violent crachement de sang qui ne l'a quitté que ce matin. Il est encore très-pâle, & la vivacité singulière de ses yeux est mêlée d'une langueur remarquable. Il a remis

la lettre dont il s'étoit chargé , nous a dit que M. d'Inange avoit reçu la croix , étoit fait Colonel en pied & avoit la promesse d'un régiment.

Je joins ici , du consentement de Madame d'Inange , une copie de la lettre du Colonel , qu'a eu la complaisance de faire pour moi son fils aîné revenu depuis peu de l'académie , jeune-homme que je ne vous louerois pas assez quand même j'aurois tout le tems qui me manque. Cette copie vous dira le reste. M. Perganne est parti pour la ville & a laissé ici tout le monde très-charmé de sa commission & de sa personne. Je ne serai réconcilié avec moi-même que lorsque je croirai que cette rétractation-ci sera entre vos mains. Soyons justes.

Aimez moi & portez vous bien.



M. r

M

ganne

veut

présen

menti

rendu

de mo

son in

instan

M.

occupa

de te d

il se r

dant ,

ques j

plus d

dire da

& sa

L E T T R E X I X.

M. D'INANGE à Madame D'INANGE.

MA chère amie , M. le Comte de Perganne , fils de M. le Duc d'Olincour , veut bien se charger de te remettre la présente. Il a exigé que je n'y fîsse aucune mention des importans services qu'il m'a rendus ; ainsi je ne t'en écrirai que ce peu de mots pour ne pas manquer , même à son insçu , à la parole que ses généreuses instances m'ont arrachée.

M. le Comte te racontera ce que mes occupations ne me laissent pas le tems de te détailler. Les affaires pour lesquelles il se rend dans votre voisinage , demandant , m'a-t-il dit , qu'il s'y arrête quelques jours , il te fera vraisemblablement plus d'une visite. Ce qu'il n'aura pû te dire dans une séance , tes interrogations & sa mémoire vous l'apprendront une

autre fois. Je dis *vous* , parce que j'aime à voir , en idée , toute la famille l'entourer , écouter avidement chaque mot qu'il proférera au sujet de ce qui me concerne. Il raconte on ne peut pas mieux , j'entends par-là qu'il narre avec une exactitude , avec une vérité très-rare en quelqu'un de cet âge & d'autant d'esprit. Feu mon frère observoit que la plupart des gens qui ont beaucoup d'esprit ne sçavent pas raconter , à moins qu'ils n'ayent aussi beaucoup de raison. M. de Perganne lui auroit , ce me semble , inspiré une estime particulière , à cet égard.

J'ignore pour quelles raisons M. le Comte est venu passer quelques semaines à l'armée. Il y a plusieurs connoissances , un parent Général , un autre Brigadier , avec lesquels j'ai l'honneur d'être lié & qui ne l'avoient vu de sept ou huit ans. Tout-à-coup une lettre l'a décidé à partir pour notre province où il compte devoir séjourner un ou deux mois & revenir souvent pour les mêmes affaires. C'est avec

un v
tre-c
Q
moig
noiss
trava
de jo
fait d
turité
lités
trouv
mettr
lemen
qui il
élevé
paroît
d'une
mage
m'a fi
qu'une
espèce
sance ,
armes
grands

un vrai plaisir que je lui donne cette lettre-ci pour toi.

Quoique M. de Perganne m'ait témoigné un zèle dont je suis très-reconnoissant , mes devoirs , des soins , des travaux continuels ne m'ont pas permis de jouir de sa société autant que me l'ont fait désirer son mérite personnel , la maturité précoce de son esprit & les qualités de cœur qu'il m'a montrées. Je lui trouve au plus haut degré le talent de se mettre sans nul effort & comme naturellement au niveau & au ton de ceux avec qui il se rencontre. Personne n'a été mieux élevé que ce jeune-homme , & il me paroît impossible de profiter davantage d'une excellente éducation. Il est dommage qu'une fougue de jeunesse , si l'on m'a fidelement peint M. de Perganne , qu'une invincible aversion pour toute espèce de gêne , de sujétion , d'obéissance , le détournent de la carrière des armes , où il pourroit espérer les plus grands succès. Du moins est-il fort heu-

reux que la raison prévienne en lui les dangereux effets d'une ardeur extrême qui perce à travers ce qu'il offre de modération & de sagesse.

Dans l'âge où il est, rien de plus essentiel pour le reste de la vie que de former de ces liaisons qui familiarisent toujours plus avec les seuls bons principes quand on les suit déjà. Je répète ici ses propres paroles, & j'accède volontiers à la prière qu'il m'a faite d'inviter nos parens & nos amis à augmenter le nombre de ses connoissances les plus analogues aux dispositions & aux mœurs qu'il manifeste.

Si j'insiste là-dessus, ma chère Claire, c'est afin que tu saisisse bien les motifs louables qui portent M. de Perganne à rechercher une société paisible & sûre au sein de laquelle il puisse en oublier d'autres dont il a craint que l'exemple & les maximes ne le séduisissent. Tu vois qu'il m'a fait sa confidence & que je remplis un devoir. Lorsqu'on est prévenu des in-

tent
qui
opér
l'hun
cour
vertu
à les
émin
mêm
feras
profi
versa
fois a
J'a
d'Uc
dern
à cel
que
que j
hazan
quelc
avec
de la
M. d

rentions & des inclinations de celui à qui l'on parle, souvent un seul mot peut opérer le plus grand bien; & c'est servir l'humanité, l'État, le Roi que de concourir même indirectement à gagner à la vertu celui que sa haute naissance appelle à les servir un jour dans quelque poste éminent. J'ai aussi une autre vue du même genre en ce que je t'en écris. Tu feras lire ces lignes à Casimir, & il n'en profitera que mieux de la charmante conversation du Comte, qu'il verra quelquefois au château avant de venir me joindre.

J'ai connu particulièrement un M. d'Ucé avant son voyage aux Indes. Ta dernière lettre m'a donné envie d'écrire à celui dont tu me parles; mais je n'ai que des instans & je ne jouis que de ceux que je passe à m'entretenir avec toi. Le hazard m'a fait dîner, ces jours-ci, chez quelqu'un qui est en relation directe avec lui, brave homme à qui il a fait part de la joie qu'il a eue de revoir ce même M. de Salny qui est chez nous. Le portrait

qu'il en trace doit ressembler , si c'est mon d'Ucé ; car le mien n'étoit pas flatteur. J'ai chargé l'homme au dîner de me rappeler au souvenir de son correspondant.

Mon fils n'a qu'à prendre un uniforme pareil au mien , point d'épaulette , point de dragonne. Il les recevra de moi en tems & lieu. Qu'il prépare son petit bagage. Ma prochaine pourra fort bien être pour lui le signal du départ. Un soldat doit être toujours prêt.

Fais un présent , de ma part & de la tienne , à chacun de nos gens , selon que tu feras contente d'eux. De bons domestiques doivent se ressentir de ce qui arrive d'heureux à leurs maîtres. N'oublie ni Charles , ni la vieille mère du jardinier , ni la veuve Souchaie quoique je ne l'aime guère. Que le cadeau que tu feras à Landron soit d'un genre à lui persuader que tu le tiens pour le plus valeureux des écuyers. Donne à notre fils une de mes épées.

J'embrasse nos chers enfans l'un après

(153)

l'autre, Bellefont & Adélaïde. Mes amitiés à M. de la Vaudière. Adieu, ma bien-aimée. Il est vingt momens dans le jour où je donnerois toute la gloire imaginable pour le bonheur de te revoir, de te presser contre mon cœur où tu régneras uniquement jusqu'à sa dernière palpitation.

Ton ami & époux,

D'INANGE.

LETTRE XX.

Le Comte de PERGASSE

à la Comtesse de CLOSMARRE.

CE maudit crachement de sang ne veut pas finir, céleste cousine. Il me reprit au retour de chez la très-révérènde mère d'Inange & il ne m'a quitté depuis que pour de si courts intervalles que je n'ai pû ni aller vous raconter ma pre-

G v

mière scène , ni aller commencer la seconde , ni vous écrire plutôt. J'ai enfin quelque répit ; mais une course l'abrégeroit , & ce seroit aux dépens de mes opérations qu'il est essentiel de pousser avec chaleur avant qu'on ne s'avise d'y réfléchir.

J'étouffe de ce que je sçais , & cependant je suis si loin de sçavoir tout ! Vous m'avez solennellement promis les conseils de votre incontestable expérience. Je fus dès long-tems votre ouvrage , je m'évertuai pour être votre vengeur , je suis depuis quatre jours votre cousin , je serai jusqu'à la dissolution de mon être votre admirateur ; que de raisons pour que nous ayons la plus vive impatience , moi de tout dire , vous de tout apprendre. Point d'équivoque ; *apprendre* s'entend ici des faits , qu'on ne devine pas quelque génie qu'on ait ; à vous seule d'ailleurs appartient le droit d'instruire , de donner des leçons ; & mon devoir & mon profit sont d'être humble & docile.

Germain n'a pas dit un mot qui ne soit un coup de pinceau. Ce seroit un Tacite ce drôle-là s'il se mêloit d'écrire l'histoire. Il a le coup-d'œil d'un exempt de police. Son *quaker* au beau solitaire , à la canne à pomme d'or à bec de corbin , est d'une vérité à faire tomber les bras de surprise. Ces contrastes forment un tout qu'on ne peut désigner par des expressions qui le caractérisent mieux ; c'est comme une définition. Chaque fois que mes regards se portoient sur le Bourguignon de Pondichéri ou de Cayenne , tandis que , nouvel Homère , sans être ni Grec ni aveugle , je débitois mon Odissee à gens qui ne sont pas des plus clairvoyans , j'avois une peine incroyable à me préserver de distractions qui auroient tout gâté.

Vous l'avez dit : cet homme à l'hymen dans sa manche ; faillie folle qui achève merveilleusement de le peindre. Vous verrez qu'il me mariera aussi. Savez-vous qu'il pourroit être le père , & même au besoin le grand-père de la très-majeure

beauté pour laquelle il se morfond en attendant qu'elle soit nubile ? C'est-il là ce qu'on appelle l'aimable & la galante jeunesse aux antipodes ? Pour nous qui n'avons pas encore fait le tour du monde, qui n'avons jamais eu les pieds ou les autres ont la tête, ces tendres roucoulemens ont furieusement l'air de ce que sous notre zénith on nomme de l'ennui ; car ces amans se parlent à l'oreille & dans tous les petits coins, de *raison*, de *vertu*, de *confiance*, de *estime* & de *respect*. Enfin Mademoiselle Adélaïde n'avoit rien vu, & M. de Salny arrive à son adresse de quelques mille lieues ; le solitaire éblouit l'oncle, la sœur, la belle aussi, sans doute, puisqu'elle n'apperçoit pas des cheveux qui grisonnent & un teint à la Dugué-Trouin ou à la Forbin. L'oncle couve des yeux cet amour naissant qui voudroit déjà tenir ménage. La sœur est pétrifiée de *considération*. Le fils aîné est absent, & j'ai vainement allongé mes véridiques récits, je n'ai pû, avec décence

pour une première visite & vû l'état de ma désespérante santé, attendre le retour du terrible M. Bellefont, qu'il faudra pourtant que je voie,

Dût-il être pour moi la tête de Méduse.

Il doit y ressembler un peu quand il est en robe, à en juger sur un portrait qu'on m'a montré avec les autres *visages de famille*.

Le ton de la maison, la dame, ses alentours font de point en point ce que vos renseignemens bien pris vous ont mise à portée de m'en esquisser. Si je n'avois d'abord pris langue chez vous, je me ferois fait lapider *au château*. Où avez-vous donc pris les fureurs que vous donne la seule idée de cette Claire? Elle ne soupçonne pas qu'elle puisse en causer. La dépeindre si exactement & lui en vouloir! je ne vous conçois point. D'Inange eût-il commis les plus grands crimes, marié, amoureux & aimé depuis des siècles, n'est-il pas assez puni? Vous au-

tres femmes vous êtes impiroyables. Et cet ombrageux d'Ucé, n'a-t-il pas assez des frayeurs que nous lui avons laissées ? Vous allez vous indigner contre moi. Pardonnez quelques réflexions ; je n'en obéis pas moins , & je crois pieusement à l'équité de vos ordres sans en oser sonder les motifs. Seriez-vous de ces généraux qui n'aiment pas le foldat qui raisonne ? Que je vous parle de Caroline pour vous appaiser.

Vous ne pouviez pas l'impossible ; cela ne s'esquisse point , & il ne sçauroit y avoir à cet égard de rapport fidèle. On ne pouvoit mieux choisir l'époque où les chagrins que vous souhaitez à Claire devoient naître des plaisirs de sa fille. C'est une rose qui vient d'éclorre , & une rose sans épine. J'arrive pour la cueillir. Comme vous serez édifiée de mon zèle , implacable cousine ! La guetter depuis près d'un an & n'avoir pas encore pû prendre sur vous de la voir ; c'est être bien peu maîtresse de soi ! Contemplez-la doréna-

vant à votre aise ; chacun de ses charmes vous fera dire en pensant à moi : avec quelle ardeur je vais être servie !

Amélie étoit un moyen de vengeance qui me plaisoit assez , & vous conviendrez que j'y ai donné les plus généreux soins. Je ne me suis arrêté qu'au point où il m'eût fallu entasser les miracles ; or vous ne voudriez pas que je m'en mêlasse. Caroline n'en demande point , mais gloire sera moins éblouissante , mais plus solide , & votre avantage sera beaucoup plus grand : je me voue à l'amitié. Auprès d'Amélie , c'étoit un père qu'il falloit séduire ; or je ne suis pas le séducteur de ces messieurs-là. Caroline sera trompée en personne , on l'aura en parlant à elle. Oh ! l'excellente idée que celle de venir ici ! Ne me disputez pas ma bonne part en ce beau projet quoiqu'il soit à vous. Vous le conçûtes dans la rage , je ne chercherai point à exprimer ce que j'y revendique , la paternité est en tout genre un droit si peu certain. Vous êtes

juste, & je suis plus que jamais rempli d'émulation.

Quel jeu du hazard ! Amélie est donc à Paris & ici ! précisément les deux figures dont je vous ai montré les copies. L'une est l'autre dont on auroit teint les cheveux ; même profil , mêmes traits , même bouche , même air de Niobé , même port , même taille ; la main , le bras , le pied absolument semblables , & une toute autre façon de charmer autant. Mais non ; plus d'égalité entre elles : la belle d'Inange a fixé sur moi certains regards qui la rendent seuls incomparable. Je sçais que l'impression d'intérêt que j'y ai remarquée venoit de mes récits de tout ce qui concerne son père ; néanmoins , vous crierez tant qu'il vous plaira à la fatuité , j'ai cru saisir dans les yeux de Caroline un je ne sçais quoi dont je pense n'avoir aucune obligation à son père.

Ou je n'ai pas le sens-commun , nulle expérience , & tous vos soins pour me former ont été prodigués en pure perte,

où c'est-là une de ces *vertus chercheuses* que vous m'avez si souvent décrites & à l'affut desquelles je suis depuis que je me compte parmi les vivans. Notez qu'en chuchotant avec un frère, on a dit : *ce jeune seigneur a l'air bien sensible*. Que n'aurois-je pas donné pour avoir quelque occasion de pleurer, ce que, sans me vanter, j'entends à merveille ! Le tems amène toute chose.

Le médecin me prend en flagrant délit ; il m'a voit défendu d'écrire. Il prétend sçavoir que cette lettre m'échauffe, & ces provinciaux ne veulent pas qu'on s'échauffe. Quelles nouveautés pour moi qui ai eu jusqu'ici une santé de fer ! Cracher le sang pour une soixantaine de postes faites ventre à terre, être condamné à l'excédente lenteur d'une dormeuse, & finir par n'oser écrire autant qu'on veut ! Mais il n'en démord point, & je ne sçau-rois lui persuader que je m'embrâserai tout autant en enrageant de ne rien faire. Il me menace d'une année de prison &

de pis que cela si je ne me ménage, & il me donne sa parole d'honneur que si je me soumetts je serai demain délivré de mon mal & de lui ; il n'y a pas à balancer, soumettons nous à l'hypocrate.

Je baise mille fois les belles mains de ma céleste cousine. Le Docteur ne sçait pas combien cela échauffe. C'est une glacière ambulante que ce Docteur.

P. S. Voici lettre bien close du Marquis pour vous, arrivée sous mon couvert chez le Banquier que je lui avois indiqué ici. Dans l'enveloppe sont ces mots pour moi : — « remettez l'incluse » à la Comtesse & donnez-moi de vos » nouvelles. » Je n'ai point de nouvelles à donner à cet épilogueur qui n'est jamais content que de lui-même. Je suis tenté de prier mon Médecin de lui écrire. Il auroit de mes nouvelles, des plus fraîches & des plus authentiques.

L E T T R E X X I.

Le Marquis d'HERMANCÉ

à la Comtesse de CLOSMARRE.

QUE devient Perganne , belle Comtesse ? devons-nous travailler à son épitaphe ? ses hauts faits prêteront assez au style lapidaire si le vrai mérite de ce style est d'être concis. On pourra même se dispenser d'y mettre qu'il vécut : est-ce vivre ? Voilà bien le plus sot mort-né que jamais jolie femme ait mis au monde. Parlons sans figure. Il ne vous fait point d'honneur. A votre retour , il vous faudra le renier. On ne se charge point de produire de semblables espèces ; c'est se compromettre.

Monsieur a brusquement déserté son poste , a assiégé les bureaux , excédé les commis , leurs maîtresses ou les soubrettes

de celles-ci , a remis des mémoires au Ministre ; ensuite il est parti pour l'armée. On eût dit qu'il alloit changer le plan de la campagne , remplacer quelque Général , ou proposer au Roi de Prusse un combat singulier. Mais il n'entend pas mieux la tactique militaire que celles des ruelles , il est aussi incapable de commander que d'obéir , & un combat singulier seroit encore un tête-à-tête , il n'y est pas heureux. Il aura joué l'homme essentiel auprès de gens trop occupés pour soupçonner son absolue nullité , & ne se fera vanté à personne de n'être là que pour tuer le tems. Un beau matin , il a pris son vol vers la province où vous êtes. Vous allez bien vous amuser ! Il me semble entendre un *dialogue de morts*. Peut-être sçaurons nous un jour le fin de toutes ces équipées. Pour qu'il y eût du bon sous des dehors si absurdes , il faudroit une meilleure tête que celle du pauvre Perganne.

Au reste , je vous l'ai toujours dit ;

c'est là, où il est, où vous vous oubliez dans une inaction inconcevable, c'est là que les grands coups devroient être portés, si vous aviez encore le malheur de ne pouvoir vous désennuyer qu'en broyant du noir ou de *la cigue* (1). Je le crois désorienté. Il ne me donne plus son journal, & ne m'écrit plus que rarement; preuve qu'il est tout honteux de se montrer. S'il avoit un but, un plan, quelque dessein, gardez vous d'abandonner aveuglement tout à sa conduite; dirigez-le; employez-le, & mandez - moi quel parti vous en tirerez ou si vous y renoncez.

Je vous ai écrit à l'adresse que vous m'aviez donnée en confidence je ne sçais pourquoi puisque tout l'univers vous écrit, Elle est vraisemblablement encore un secret que vous n'avez pas confié à la poste,

(1) Tout ce qui est en caractères italiques étoit en chiffres dans la lettre originale. On verra dans la suite comment & par qui ces passages ont été déchiffrés, Note de l'Editeur,

car il ne me parvient aucune réponse. Ce que j'ai à vous communiquer me fait prendre une voie plus sûre , & j'espère qu'enfin vous romprez le silence.

Rassérénez-vous & reparaissez. J'en suis à mon avant dernier mensonge pour colorer votre inexcusable absence. Je vous avertis, en ami, que mon dernier, actuellement mon unique , vous barbouillera un peu à certains égards pour vous débarrasser de plusieurs côtés. Est-ce ma faute ? Quand on fait , malgré soi , ressource de tout , les moyens auxquels on se voit réduit , ne sont pas tous de la même bonté. Vous me laissez dans la plus embarrassante ignorance de vos prétextes ; car des motifs , je vous défie d'en avoir d'ostensibles. Instruisez donc mieux ceux qui veulent vous servir. *La cagote expirante* & ses peurs du diable vous ont donné une fausse alarme. J'ai écouté aux portes , & je puis vous garantir sur mon honneur que dans ce bavardage mortuaire *le grand mot n'a pas été lâché* ; que du

moins on n'a nommé *ni vous ni le défunt* d'attendrissante mémoire. M'en voudriez-vous obstinément de l'étourderie que je fis de ne pas m'opposer à ce qu'elle *parlât à d'Ucé* ? Pouvois-je veiller à tout ? Je laisse volontiers aux gens , & particulièrement aux bégueules que la petite vérole & le marasme ont rendues laides & dévotes , la liberté de vivre & de mourir à leur manière. Elle appelle cet homme , je crois qu'elle le chargera de ses affaires d'argent auxquelles vous sçavez que je n'entends rien ; devois-je deviner qu'ils finiroient par jaser ensemble de morale , de religion , de paradis , d'enfer , de scrupules & de *remords* ? suis-je responsable de pareilles bizarreries ?

Soyez juste , & sur-tout tranquille. Il n'est pas plus question de vous *chez lui* que si vous n'étiez pas de ce monde. D'ailleurs , en est-il lui , pour sçavoir ce que vous ferez , pour être cru de qui que ce soit , pour avoir à qui parler ? Vous ne m'avez pas dit de qui vous vint cette

terreur panique. Revenez ; je vous répons de tout.

Je suis chez Madame de Saint-Phar. Je lui avois demandé la permission d'écrire avec sa plume quelques pages de raison à Perganne. Elle s'avance lentement vers moi. Pour qu'il ne lui prenne pas fantaisie de me prier de lui lire ce que j'y ai substitué, je me hâte de fermer ceci. Adieu, belle *Poltrone*.

(N^o. 67.)

LETTRE XXII.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Marquis D'HERMANCÉ.

POLTRONNE n'est pas le mot, Marquis. N'insultez jamais à la prudence. Je suis très-sensible à votre officieuse sollicitude. Ce fut *ma Louise* qui entendit tout & le *grand mot* aussi. Vos raisons
sont

sont insuffisantes & vous font illusion. Il me prend une sueur froide toutes les fois que ma Louise recommence le récit de ce qu'elle n'a que trop bien entendu, & malgré moi, je la prie de recommencer. Je me flatte chaque fois, mais bien vainement, d'y trouver quelque motif de douter. Cette bonne fille s'étoit introduite dans cette maison à la faveur d'anciennes habitudes qu'elle avoit avec un homme de confiance de la malade. Il passoit sa journée à lire quelque livre de dévotion au chevet de la laide, & alloit se désennuyer avec la jolie qui ne se pretoit à cet arrangement que par zèle pour moi, car cette Louise a de précieuses qualités. Dans le pathétique désordre d'un jour d'agonie elle put s'insinuer où elle voulut. Quant à mes autres sujets d'absence, je n'ai pas à présent le loisir de les chiffrer.

Vous êtes bien odieux pourtant de voir si clairement où, quand & comment je dois frapper ici, & de ne pas venir m'aider. Mais vous marquez plus qu'un

autre, l'alarme feroit générale, & les gens effrayés se sauvent. Occupez vous où vous êtes.

J'ai reçu toutes vos lettres, y compris 67. Si j'avois eu des conseils à vous donner ou quelque réalité à vous mander, vous n'auriez pas manqué de réponses. Mais un recueil de rêves & de projets, vous n'en voudriez point. Ne me laissez rien ignorer. Adressez vos paquets à Mademoiselle Louise F***, au château de **** près de *****. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Perganne suit à sa manière un plan de ma façon. Ayant à lui écrire une longue lettre & à faire un mémoire instructif pour Raymond, qui vous le communiquera en vous remettant la présente, je n'ai que le tems d'ajouter ici notre formule ordinaire.

Comptons imperturbablement l'un sur l'autre.

(N°. 61.)

L E T T R E X X I I I .

La Comtesse de C L O S M A R R E

au Comte de P E R G A N N E .

S Ç A V E Z - V O U S à qui vous ressemblez , mon pauvre Perganne ? à un malade qui se démène , qui s'épuise de fatigue dans un laborieux délire , & qui lorsque le bon-sens lui revient , n'a rien fait & n'est capable de rien tenter. Ne vous donnez plus pour mon élève , vous me feriez rougir de vous & du peu de succès de mes soins ; quoique au fond il seroit injuste de m'en rendre responsable : je ne m'étois point chargée de vous créer. Mais j'aurois dû juger d'avance de ce que vous feriez sur la foiblesse de vos moyens , & renoncer de bonne heure à vous voir jamais arriver au grand , vous qui très-manifestement n'en avez pas l'étoffe.

H ij

Cependant un reste d'intérêt m'émeut encore en votre faveur. Votre docilité, vos intentions ne suppléent pas aux dons qui vous manquent ; mais je me sens portée à vous en tenir compte , & l'habitude que j'ai contractée de vous servir de conseil prolonge machinalement mon rôle au-delà du terme où il devrait naturellement finir. Je m'occuperai donc encore de vous , malgré la certitude où je suis que vous n'aboutirez de votre vie qu'à de futiles projets qui s'évaporeront en fumée , en intrigues bourgeoises , en lettres , courses , dépenses inutiles , en tours de Page , en occasions perdues & en regrets aussi ridicules que superflus.

La poste d'aujourd'hui est désolante. Toute autre femme que moi en feroit une maladie. Que deviendrait le monde , dans quelle léthargie ne tomberait-il pas , si des gens comme nous étoient si faciles à accabler , si ma santé ressembloit à la vôtre ? Plus de mouvement , plus de circulation , plus de tracasserie , plus d'éner-

gie ; on ne se sentiroit pas vivre , on mourroit de langueur , de monotonie & d'ennui. Je vous attendrai pour vous communiquer des dépêches incroyables. Vous sçaurez seulement ici ce qui ne regarde que vous comme particulier & non en tant que membre de la société.

Ce Raymond que je vous avois donné après l'avoir mis à tant d'épreuves pendant les six ans qu'il ma servie , m'étonne par sa maladresse ou par son guignon actuel. Il me mande que ce n'est plus lui qu'on charge d'apporter & retirer les lettres ; qu'il n'a pû , quoi qu'il ait fait , inspirer la moindre confiance au valet-de-chambre , contre la vigilance duquel toute ruse seroit inutile ; que le maître est chagrin , ombrageux , mélancolique , soupçonneux de son naturel ; que pour cet emploi , toute l'amitié possible des autres gens de la maison ne meneroit à rien , & qu'il est à la veille d'être congédié.

Vous verrez qu'il aura été assez bête pour ne pouvoir ouvrir , extraire & re-

fermer ces lettres sans leur faire perdre un jour de poste , & que ce retardement répété aura éveillé la méfiance ; car les cachets sont imités aussi scrupuleusement que possible ; ils ont été commandés de ma part au même graveur qui m'en a contrefait plus de cinquante. Il n'est pas revenu à notre agent qu'on le suspectât d'avoir fait copier les miniatures que vous m'avez montrées. Ce Raymond ne nous est plus utile là , mais attendu qu'il a du mérite en son genre & qu'il faut obliger les honnêtes-gens , voici l'instruction que je lui enverrai , sauf votre avis , en lui laissant le soin du remplissage qu'il entend mieux que qui que ce soit.

« 1^o. Faire une querelle bien vive , bien larmoyante à son bourru de maître sur cette suspension de confiance ; s'en tenir très-piqué , très-pénétré , & demander absolument un prompt congé. »

Il est essentiel de conserver l'honneur.

« 2^o. Ne rien négliger pour emporter l'affection de tous ses compagnons su-

balternes & égaux , hommes & femmes ;
& les empreintes des clefs de l'apparte-
ment & du cabinet. »

La précaution peut être inutile ; la
prévoyance n'en est pas moins une excel-
lente qualité.

« 3°. Aller aussi-tôt chez le Marquis
d'Hermancé , lui montrer ma lettre & en
recevoir en conséquence un certificat de
bonne & sage conduite sous les noms de
Raymond Laurent , & une recomman-
dation bien chaude pour l'Abbesse de
****. »

Cette Abbesse est une vieille tante du
Marquis. Elle est on ne peut pas plus
sûre que son neveu est d'une espèce mi-
royenne entre l'homme & l'ange , par la
raison péremptoire qu'il lui écrit régu-
lièrement deux lettres par an remplies
d'éloges pour elles , & de satyres contre
cinq ou six femmes qu'elle déteste de
toute son âme. Or elle recommandera
aussi chaudement Laurent à M. de la
Vaudière sans les conseils duquel elle

seroit peut-être réduite à n'avoir qu'une douzaine de procès. La Vaudière le prendra ou le placera chez son neveu Bellefont. Ils vont partir pour Paris , & j'espère que Raymond Laurent rendra d'agréables services à ce postulant *Quaker*.

Je manderai à Raymond de suggérer lui-même cette idée à la femme-de-chambre de l'Abbesse. C'est une digne sœur de ma Louise , servante - maîtresse que d'Hermancé & moi nous avons placée là & qu'il y pensionne. Les fonctions de cette fille sont d'entretenir le foible de la tante pour le neveu, & en l'excitant toujours plus à la lésine , la porter à laisser le fruit de ses longues économies au Marquis , l'objet de ses prédilections après la chicane.

Vous voyez que si vous ne réussissez à rien , ce n'est pas ma faute. Quand Raymond Laurent vous rencontrera quelque part , il vous connoîtra de vue & de réputation ; il aura ordre de vous travailler celle-ci du mieux qu'il pourra. Vous , vous l'au-

rez entrevu sans sçavoir où. Convenu.

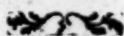
Toute réflexion faite , suivant ma coutume , mon droit , & vû l'urgence du cas , je vais dresser les instructions de Raymond & les expédier. N'ai-je pas vos plains-pouvoirs ? J'y gagne un jour de poste que je perdrais à attendre votre réponse. Elle ne sçauroit contenir qu'un éloge de ma prudence ; vous en êtes dispensé par ma modestie.

Après votre seconde scène au château , venez ici en comité secret pour les affaires générales. Vous verrez combien tout périclite , tout dégénère , comme les grands principes se perdent ou combien ils ont d'obstacles à surmonter. — Des maris qui reprennent leur femme ; des femmes qui livrent des billets fermés à leur mari.

— Un frère qui exige & qui obtient qu'on épouse sa sœur , parce qu'on se vante ou s'accuse d'être arrangé avec elle , parce qu'on veut prouver au public par la voie de l'impression qu'elle écrit mieux qu'Héloïse , que son style est plus fort de choses

& plus concluant : — Une jeune personne qui veut gauloisement estimer avant d'épouser , & qui n'estime pas même une foirée le plus charmant des hommes , le plus couru , le plus incapable d'un procédé équivoque , un homme enfin qui n'a jamais personne un instant de plus qu'il ne le dit , le seul à présent sur lequel on puisse compter. — Un père , vieux théoricien , qui veut que sa fille , belle veuve de vingt ans , fort riche , se remarie comme une sotte , & avec qui ? avec quelqu'un dont elle raffole. — Une petite - maison changée en un laboratoire d'alchimie. — Un mari qui *ne permet pas* que sa femme sollicite , & malgré cela un jeune Conseiller Rapporteur que cette femme entendue sollicite à l'insçu de son mari , & qui leur fait perdre leur procès sous le prétexte puérile que cette cause étoit injuste , comme s'il étoit encore question de cela entre honnêtes-gens. — Je ne puis vous indiquer à la hâte qu'une partie des objets sur lesquels nous avons à délibérer,

Heureusement vous valez cent fois mieux pour le cabinet que pour un siège. C'est ainsi que chacun a son prix. Venez le plutôt que vous pourrez. Vous ferez ici au régime puisqu'il le faut. Apportez-moi de nombreuses observations, & songez qu'on n'aime rien tant, si j'ai de bons avis, que la candeur, la simplicité, la timidité, la sincérité, la modestie : tenez vous à deux mains. Mais vous êtes en fonds & vous en avez une attestation fort honorable dans cette lettre du père où il pousse presque la complaisance jusqu'à séduire pour vous. Voilà un trait qui efface bien des fautes. Il me prend envie de rire quand je me figure votre contenance auprès de lui. Si Raymond avoit été aussi expéditif & aussi adroit que nous, il ne changeroit pas de consigne. Adieu. Arrivez & comptez sur votre très-désintéressée cousine.



L E T T R E X X I V.

M. de la V A U D I È R E

à Madame D' I N A N G E.

MA nièce , l'exprès qui vous rendra la présente , vous fera peut-être de grandes peurs , malgré mes ordres ; je compte que ces premières lignes vous tranquilliseront entièrement. J'ai manqué de périr & je me porte bien.

Le petit pont qui est à trois cents pas de ma maison s'étoit à moitié brisé vers le soir , & mes gens n'attendant personne , n'étant prévenus en aucune manière de mon retour , sçachant que jamais ni voiture ni charrete n'y passoit de nuit , avoient remis au point du jour à le rétablir. Ils avoient d'autant moins de crainte d'un accident , qu'on pouvoit encore passer sans danger à pied ou même à cheval sur le côté qui n'étoit pas en-

dommagé. Je suis arrivé vers les neuf heures , l'obscurité étoit plus forte que la soirée ne l'avoit annoncée , le cocher connoît depuis son enfance cette route détournée qui abrège , & il ignoroit l'état du pont ; les chevaux ont franchi le pas sans difficulté , mais la chaise n'a pû s'y soutenir , & l'un des côtés achevant de se rompre sous le poids , elle a été renversée & fracassée. Nos cris ont attiré du secours & de la lumière. Le fossé n'est pas profond ; on m'a aidé ; après bien des peines je suis enfin sorti de dessous Gervais qui étoit tout honteux de m'écraser. J'en suis quitte pour deux contusions très-légères.

Mon premier soin , après avoir été visité & pansé , a été d'ordonner qu'un homme & un cheval fussent prêts à partir dès qu'il feroit jour , & de dire à Gervais de remettre à ce messager la lettre qu'on trouveroit sur ma table pour vous , en lui recommandant expressément de ne point exagérer le petit malheur dont toute

la maison parle comme du plus terrible accident. Vous pouvez croire sur ma parole , que je ne souffre point du tout, & que demain il n'y paroîtra plus. J'avoue que le danger a été extrême , & sa mesure est toujours celle des clameurs de ces bons payfans qui aiment à raconter avec force ce qui est extraordinaire , surtout à la famille de ceux à qui ils sont & veulent se montrer attachés. J'ai soupé du meilleur appétit en lisant quelques lettres qu'on alloit m'envoyer chez vous.

Un ancien ami, M. d'Ormezan , qui ne m'écrivit plus que tous les lustres , m'a adressé quelques lignes ; il me fournit l'occasion de secourir un infortuné pour qui j'espère obtenir justice. Je ne puis donner moins de huit ou dix jours à cette affaire. Ce qu'il y a de douloureux , c'est que trop souvent celui à qui justice est enfin rendue après des maux aussi longs qu'affreux , ne conserve pas de quoi réparer le tort que lui fit l'iniquité. Tel me semble être le cas du protégé de

M. d'Ormezan , & je ne voudrois pas le mander à ce bon ami , parce que je sçais d'avance qu'il se gêneroit , qu'il réduiroit sa dépense nécessaire déjà si restreinte par ses bienfaits démesurés , pour subvenir aux besoins du misérable. Voilà une des cent mille circonstances où j'envisie l'ineestimable avantage des riches. M. le Comte de Blansac pourra me fournir quelques documens utiles à l'homme en question. Je joins ici une note séparée que je vous prie de lui communiquer , en lui faisant agréer mes civilités.

Je n'écris ni à M. de Salny , ni à Bellefont , ni à Adélaïde , parce que celle-ci est pour vous tous ensemble & même pour les enfans. Mes amitiés à M. le Sous-lieutenant & à Mademoiselle Amélie la Blonde. Je vous embrasse tous en tombant de sommeil.

P. S. Dites à M. de Salny qu'il ait la bonté de m'attendre au château , qu'il m'écrive souvent , que je le défie de me

faire des lettres trop longues , & que je ferai scrupuleux observateur de nos conditions particulières. Elles me plaisent beaucoup. Etre sûr que celui à qui l'on écrit un peu plus que des compliments, que celui à qui l'on se confie , réservera pour lui seul ce qu'on ne le chargera pas expressément de laisser lire à tel autre, c'est avoir le plaisir du tête à tête.

L'excellente idée que j'ai eue de venir seul arranger tout ici ! si nous avions été quatre , nous serions tous ou morts ou fracassés.

Ne m'oubliez jamais dans vos lettres pour l'Allemagne.

Fin de la première Partie.



je
n-
nt
on
s,
ra
ra
e,
ir
té
ou
es